Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Le Blitz De Boston

PAR DON PENDLETON

PLON

CHAPITRE PREMIER

Aux environs de 14 heures d'un lundi après-midi couvert et ombrageux, un grand homme aux yeux de glace entra dans une salle de billard du North End de Boston dont le propriétaire était un certain Julio La Rocca, un mafioso de petite envergure.

Marty Cara se trouvait derrière le comptoir à l'avant de la salle et profitait de l'accalmie momentanée en séchant des verres.

Au bout du comptoir, deux habitués du quartier d'un certain âge buvaient une bière à petites gorgées en discutant le coup tranquillement.

Au fond, deux adolescents du North End jouaient bruyamment alors qu'ils auraient dû se trouver en classe.

Le propriétaire, LaRocca, un homme trapu d'environ trente-cinq ans, faisait une partie solitaire de l'autre côté de la salle.

Le barman, Cara, leva les yeux sur le nouveau venu, puis lança un coup d'œil inquiet au fond de la salle.

Le visiteur portait un costume strict, un léger manteau et des chaussures à semelles en crêpe. Il ne portait pas de chapeau. Entrouvert, son manteau s'écartait lorsqu'il avançait. Il s'arrêta devant Cara et l'immobilisa d'un regard glacial.

— Monsieur ? s'enquit poliment le barman.

— LaRocca, annonça une voix d'outre-tombe.

— C'est-à-dire que… pardon, monsieur…

— LaRocca.

Cara lança un regard vers l'arrière-salle.

— Là-bas, dit-il d'une voix terrifiée.

— Je te suis.

Comme à regret, le barman lui montra le chemin, le précédant de quelques pas. Il choisit d'ignorer la remarque sarcastique d'un des jeunes, entra prudemment dans la salle propre puis s'arrêta devant la table où jouait le patron.

— Quelqu'un pour vous, monsieur LaRocca, annonça-t-il d'une voix morne.

La Rocca carambola en passant par la bande puis, sans quitter son jeu des yeux, rétorqua :

— Et alors ?

— Je pense que vous devriez lui parler.

— Je ne « dois » pas parler à qui que ce soit, Marty, avertit LaRocca qu'on avait surnommé la « bête » de Richmond Street.

— Mais il est ici, patron.

— Qu'il attende une seconde, y a pas le feu que je sache…

Il alignait sa queue lorsqu'un petit objet métallique tomba sur le feutre vert près de la bille blanche.

LaRocca voûta légèrement les épaules. Il lorgna l'objet indésirable puis se figea subitement, une lueur soudaine éclairant son regard, paralysé, sa queue à la main, fixant stupidement la médaille qui gisait sur le tapis et qui ne pouvait avoir qu'une seule signification.

— Vas-y, lui proposa une voix froide. Mais je te parie tout ton sang que tu n'y arriveras pas.

Le babillage qui s'élevait près des autres tables s'arrêta aussitôt. Et une voix de jeune glapit :

— … Mais, ce n'est pas… ce n'est pas ?…

— Ta gueule, lui intima une autre voix.

LaRocca fixait toujours la médaille, immobile. Les secondes s'écoulaient imperceptiblement et un silence pesant avait envahi la salle. Enfin, d'une voix rauque le mafioso gronda :

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— À ton avis ?…

LaRocca se redressa vivement et lança la queue vers l'intrus, l'autre esquiva sans peine. D'un mouvement presque invisible il dégaina un pistolet noir avec un silencieux au bout.

L'arme toussa deux fois. La première balle s'écrasa derrière l'oreille de LaRocca, la seconde lui perfora la tempe. Il s'affaissa sur la table, inondant le feutre vert de son sang.

— Jésus…, murmura un témoin au fond de la pièce.

Les yeux exorbités, Marty Cara fixait tour à tour son patron défunt et l'arme noire que tenait le tueur. Il piqua du nez et bredouilla :

— J… j'suis pas… vraiment…

Terrorisé, il vit le grand homme se tourner vers lui et l'entendit lui dire :

— Dis-leur ! Dis-leur que je suis arrivé ! Dis-leur que l'un d'eux sait pourquoi ! Dis-leur !

Le regard rivé sur l'arme meurtrière, Cara s'humecta nerveusement les lèvres avant de répondre :

— Oui, monsieur, je le ferai, je le leur dirai.

Les yeux du tueur scrutèrent les témoins de l'autre côté de la salle. Deux essayèrent sans succès de lui sourire. Un autre posa lentement sa queue puis leva les mains pour bien mettre en évidence son manque d'arme.

Le grand homme leur ordonna :

— Faites-le savoir.

Puis il rengaina son arme et sortit dans la rue.

Cara s'affaissa alors contre la table et passa une main sur son front emperlé de sueur.

Quelques témoins se précipitèrent vers les fenêtres de la salle et lancèrent un regard discret dans la rue.

Deux autres s'approchèrent du corps d'un pas hésitant.

— T'as vu c'te putain de Beretta, dis ? demanda l'un d'une voix incrédule.

— Tout le monde l'a vu, répondit l'autre. Y a que Julio qui n'ait rien vu !

Un vieillard quitta le bar, se rapprocha de Marty Cara et fixa sans expression la partie interrompue. Il tendit la main, ramassa la médaille et la palpa entre le pouce et l'index.

— C'était Mack Bolan, non ? demanda le vieillard avec un léger accent italien.

Cara haleta bruyamment.

— Ouais. L'Exécuteur lui-même. Je ne l'avais jamais vu, Gino, mais j'ai compris dès qu'il est entré. Y avait quelque chose… j'sais pas quoi… dans sa démarche, dans son regard. Je le savais.

— Je me demande ce qu'il est venu chercher ici.

Le barman frissonna de nouveau.

— Ça ne se voit pas, non ? Tu crois que ça ne se voit pas ?

Quelques minutes après l'assassinat de Richmond Street, un racoleur surexcité entra en trombe dans l'arrière-boutique d'une

petite boulangerie du même quartier – la Petite Italie de Boston.

Cette pièce servait de Q.G. à Antonio « Gags » Gaglione, le roi des loteries clandestines du North End. Se trouvaient présents, Gaglione lui-même, deux racoleurs du quartier, un comptable, et le garde du corps de Gaglione, Willie « Tumbler » Pacchese.

Le comptable venait de terminer un calcul au moyen d'un calculateur de poche tandis que les autres se tenaient autour de lui.

Lorsque le sixième homme effectua son entrée fracassante, le comptable disait :

— Il vaut mieux refuser quelques centaines sur la combinaison deux-huit, Gags. On pourrait se faire brûler.

Gaglione lança un regard désapprobateur vers le nouveau venu et répondit :

— Ouais, O.K. Je m'arrangerai pour tout étaler à Chelsea et à Revere.

Puis il se tourna vers l'écervelé qui venait d'entrer.

— Qu'est-ce qui te prend d'entrer comme dans un moulin ? gronda-t-il. Qui t'a fait peur, un môme de dix ans ?

Mais le racoleur n'avait pas de temps à perdre en vaines explications.

— Quelqu'un vient de buter Julio LaRocca ! souffla-t-il. Marty dit que c'était Mack Bolan !

Gaglione lui tourna brusquement le dos, extirpa nerveusement de sa poche un cigare et marmonna :

— Quoi, quoi, quoi ?…

— J'ai dit que…

— Ouais ! Ta gueule. Parce que Marty croit savoir à quoi ressemble Mack Bolan ? Tiens. Mais Julio est vraiment mort, alors ?

— Tu devrais le voir, une outre percée ! Sans vouloir l'offenser, bien sûr.

Un silence tendu plana dans la petite pièce. Tumbler Pacchese dégaina un petit révolver à canon court et commença à en vérifier le bon fonctionnement.

— Range-moi ça, fit doucement Gaglione.

Il fixa le comptable d'un œil distrait.

— Je croyais que Bolan se trouvait sur la côte Ouest, dit-il comme s'il se parlait à lui-même.

— Rien qu'hier il saccageait Frisco, remarqua Pacchese d'une voix abrasive. Ça fait un grand saut – de Frisco à Boston.

— T'as jamais entendu parler des avions ? s'esclaffa un racoleur.

Pacchese lui accorda un regard dur.

— Tu trouves qu'il y a de quoi se gondoler, toi ?

Le racoleur haussa les épaules, se détourna et marmonna :

— Alors pleurons tous en chœur.

À cet instant une septième personne pénétra dans la pièce et le racoleur se retrouva nez à nez avec quelqu'un qui lança d'une voix d'acier :

— Gaglione.

Le nom avait été prononcé doucement mais la consonance envahit la pièce avec une autorité absolue.

Le roi des loteries était figé sur place, les pieds écartés, le museau taurin tourné vers la tragédie qui le guettait. Les doigts de Pacchese étaient collés près de l'échancrure de sa veste, écartés, nerveux, prêts à saisir la crosse du petit révolver.

Le comptable fixait la silhouette qui se tenait devant la porte, la calculatrice à la main comme s'il voulait calculer ses chances de survie. Rien ne bougeait et le silence était complet.

— Ben, entre, suggéra enfin Gaglione. On va discuter le coup… Quand t'es arrivé ? T'as trouvé de quoi baiser ?…

Même le comptable pouvait mesurer la stupidité de cet essai.

Le grand homme aux yeux de mort lança aux pieds de Gaglione une médaille de tireur d'élite.

Le mafioso poussa un soupir puis se pencha en avant comme pour la ramasser mais en se penchant il souffla :

— Prends-le !

Le souvenir de ce qui s'ensuivit fut, par la suite, assez flou chez les témoins survivants. On affirma que Bolan tenait déjà son arme à la main lorsqu'il lança la médaille; on dit également qu'il avait permis à Tumbler Pacchese de saisir son arme mais qu'il avait tiré plus vite.

En tout état de cause Pacchese mourut d'une balle dans la tête et d'une autre au cœur. La balle qui transperça son cœur avait d'abord troué sa main, ce qui peut laisser croire que Bolan ne lui avait jamais permis de dégainer son arme.

Quant à Antonio Gaglione, il mourut d'un unique projectile qui lui pénétra dans le haut du crâne, ce qui fit dire au médecin légiste qu'il avait trouvé la mort en se baissant pour ramasser la médaille.

De nouveau l'Exécuteur laissa derrière lui un bref message :

— Dites-leur que je suis venu. Dites-leur que quelqu'un sait pourquoi.

Un quart d'heure après cet assaut le propriétaire d'une entreprise de plomberie et de chauffage central fut criblé de balles dans son bureau près de North Station devant une douzaine de témoins. La même médaille et le même message furent lancés.

À 16 heures, le même jour, il y eut une conférence dont les participants furent hâtivement convoqués à l'hôtel de ville à Boston. Il y eut même une téléconférence avec les forces de police de la Californie, de la Floride, de New York et de Washington. Il en résulta que différents agents de police furent expédiés pour collaborer avec la police de Boston et la conseiller.

À 18 heures, un communiqué officiel du maire se terminait par le paragraphe suivant :

« D'après les témoignages recueillis, il est évident que Mack Bolan est venu à Boston et qu'il entend y mener un combat, aussi bien dans la ville que dans ses banlieues. Les dispositifs d'alerte du *Greater Boston Unified Crime Prevention* ont été déclenchés et mis sous les ordres de l'inspecteur Kenneth J. Trantham. Ce programme a deux buts d'une égale importance : 1° Appréhender Mack Bolan mort ou vif; 2° Retrouver sains et saufs et rendre la liberté à Johnny Bolan et à Valentina Querente le plus tôt possible. »

Dites-leur que je suis venu ! Dites-leur que quelqu'un sait pourquoi !

Dès 18 h 30, tout Boston était au courant de l'arrivée de l'Exécuteur.

Mais, à l'exception de la police, il n'y avait qu'une poignée d'hommes affolés qui savaient *pourquoi* Bolan était venu.

Il était venu mettre la ville de Boston à sac. Il était venu pour secouer, ébranler et assassiner dans le but de faire libérer deux êtres qui lui importaient plus que sa propre vie.

Il était venu sauver son jeune frère et la femme qu'il aimait d'un destin qu'il n'osait qu'à peine envisager.

Et si par hasard… si par hasard il était arrivé trop tard, si Johnny et Val se trouvaient déjà au-delà de son aide, alors Dieu seul savait ce qui se passerait à Boston parmi les éléments du monde criminel.

Et à cet instant précis, même Bolan ne s'en doutait pas.

CHAPITRE II

Lorsque Bolan avait vu Valentina Querente la première fois, il était blessé et en cavale. Elle avait à l'époque vingt-six ans, c'était une institutrice qui avait vécu seule et sans histoires, une jeune femme à qui rien d'extraordinaire n'était jamais arrivé.

Elle lui avait porté secours, elle l'avait pansé, elle avait essayé de le comprendre et, enfin, elle lui avait donné son amour. Ce n'était qu'à regret qu'il le lui avait rendu, se sachant condamné, comprenant qu'il ne lui apporterait que soucis, craintes et dangers.

Mais Bolan n'était pas un surhomme. Blessé, il saignait comme un autre; amoureux, il se donnait comme un autre. Et comme un autre, il lui arrivait de prendre une mauvaise décision.

Il avait pris une mauvaise décision en ce qui concernait Valentina Querente. Elle avait réussi à le convaincre qu'il valait mieux aimer et risquer de perdre son amour que de tout refuser et de vivre un regret éternel, elle l'avait persuadé que les soucis et les craintes faisaient partie intégrante de la vie de chaque femme.

Cela s'était passé lors du premier combat, la Bataille de Pittsfield, et Bolan n'avait pas cru y survivre. Pourtant, peut-être égoïstement, Bolan avait accepté l'amour de Val et le lui avait rendu au centuple, car cet amour constituait un immense réconfort pour celui qui se croyait condamné à brève échéance.

Et puis, par miracle, il avait survécu à l'épreuve de Pittsfield mais, n'y voyant qu'un sursis négligeable, il s'était lancé une fois de plus à l'assaut de l'ennemi, il s'était éloigné de sa ville natale et avait dit à Val :

— Je suis déjà mort. Il ne faut plus compter sur moi; refais ta vie avec un type bien qui te donnera plus qu'une poignée de cendres et des raisons de pleurer.

Mais Val ne l'avait pas oublié. Mieux encore, grâce à la complaisance de certains magistrats, elle s'était fait confier la garde du jeune Johnny Bolan et avec lui s'était soustraite aux regards du monde.

Cette retraite s'imposait au frère de Mack Bolan, car la Mafia n'aurait pas hésité à le supprimer par simple vengeance ou à s'emparer de sa personne afin de tenter certaines négociations avec l'Exécuteur.

Val qui n'avait aucun lien apparent en commun avec Bolan s'était volontairement enchaînée à sa destinée par le biais de son frère cadet.

Il était donc assez normal que Mack Bolan éprouve pour elle une immense estime.

Quant au petit frère, Johnny, il n'était qu'un gamin lorsque Mack était parti au service et il avait grandi en idolâtrant ce frère aîné à l'aspect si guerrier. De plus Mack lui avait régulièrement adressé des lettres tout au long de sa petite enfance jusqu'à son adolescence. Il lui avait expédié des cadeaux provenant de pays lointains et, lors de ses permissions, l'avait emmené camper et pêcher dans les montagnes.

Les deux frères étaient très proches, peut-être à cause des fréquentes séparations. De plus Johnny vouait à Mack une admiration sans bornes et voyait en lui son idéal.

Lors de son ultime départ de Pittsfield, Mack lui avait dit :

— Tu dois devenir un type très bien. Il faut oublier le passé. Maman, papa et Cindy sont enterrés à Hillside Gardens et, moralement, je me trouve près d'eux. Tu es le dernier Bolan et ça compte. Ça compte énormément, Johnny.

Mais le garçon n'avait pas réussi à oublier. Tout son univers s'était dérobé, emporté par des forces dont il n'avait pas soupçonné l'envergure. Il s'était accroché au souvenir de son frère qui représentait le courage et la sécurité dans un monde hostile et effrayant.

Il avait découpé dans les journaux et les magazines tous les articles sur l'Exécuteur. Il avait dû porter en lui le terrible secret de sa parenté, un secret qui lui brûlait les lèvres mais qu'il n'osait avouer à ses camarades de classe de l'académie militaire où il était pensionnaire et où Valentina était professeur.

Aussi, Valentina avait réclamé une rencontre.

— Une heure, avait-elle supplié.

Lorsqu'on lui avait transmis le message Bolan avait sèchement rétorqué :

— Je n'ai pas une heure à lui consacrer. En fait il voulait dire qu'il n'osait pas la revoir, que partout où il mettait les pieds, la mort le suivait. Il ne voulait en aucun cas les mettre en danger.

Cependant le destin semblait en avoir décidé autrement et Bolan s'apercevait qu'il avait bien plus d'une heure à consacrer à Valentina Querente et à Johnny Bolan.

Il échangerait volontiers sa vie contre les leurs. Sa vie, après tout, ne pouvait guère s'étendre à l'infini et il vivait plutôt au jour le jour, se sachant damné et recherché par tous.

Lors du vol qui l'avait emporté de la côte Ouest à la côte Est, il avait noté dans son journal personnel : « Je veux les revoir vivants mais, davantage, je veux les délivrer de la terreur. J'ai vu trop de « turkeys ». Si je les retrouve dans cet état, j'ai bien peur de perdre la tête. Je dois d'abord m'assurer qu'ils sont vivants et en bonne santé. Ensuite je devrai les secourir. Je ferai n'importe quel marché pour assurer leur libération. Mais ces ordures ont intérêt à me présenter deux êtres entiers, sinon… Que Dieu nous prenne tous en pitié… ».

Un « turkey », une dinde, est le nom par lequel on désigne une personne qui a subi les sévices des bourreaux de la Mafia. C'est un magma de chairs sanguinolentes, de viande humaine en lamelles qui supplie un coup de grâce théorique, une bonté qui ne se donne jamais.

En effet Mack Bolan avait trop vu de turkeys au cours de sa carrière. De plus il s'attendait à ce même sort tôt ou tard et il était tout à fait décidé à se proposer en échange des deux innocents.

La seule difficulté était d'établir de façon certaine qu'il y avait encore une raison suffisante pour troquer sa propre vie.

Il devait faire à lui seul un travail qui s'était révélé trop difficile pour les deux cents policiers chargés de l'affaire. Il agirait avec les moyens qu'il avait à sa disposition. En tout cas « quelqu'un » jouait un jeu serré. Ou avait la trouille. Le ou les kidnappers n'avaient pas laissé de message, n'avaient pas fait de menaces, ne s'étaient manifestés en aucune façon. Ils n'avaient pas laissé de traces non plus; il n'y avait pas une seule piste à suivre.

C'était le silence que Bolan devait surmonter.

Et il devait agir rapidement s'il ne voulait pas se laisser endiguer par les événements environnants.

Une autre scène s'était également déroulée avant l'aube du fatal lundi. Une grosse voiture noire s'était engagée sur l'aire de chargement d'un dépôt près de Constitution Wharf puis s'était immobilisée près d'une cabine de téléphone.

Le conducteur était descendu de la voiture et, adossé à l'automobile, avait allumé un cigare. C'était un homme assez jeune, très brun et il avait une expression de casse-cou détendu. Bien vêtu, le regard intelligent, cet homme s'appelait Leopold Turrin et depuis plusieurs années il menait de front une existence double. Turrin était *caporegime* au sein d'une des familles de la Mafia dans le Massachusetts.

C'était aussi un flic qui avait infiltré l'organisation parce qu'il était apparenté à un *capo*. Au cours des ans il avait gravi les échelons de la responsabilité et cela expliquait à présent le rôle important qu'il jouait.

À une époque Bolan avait juré de le supprimer. C'était avant qu'il n'apprenne qui était Leo Turrin. Maintenant Turrin était le meilleur ami de Bolan, le seul être sur lequel il comptait, son unique allié efficace. Hélas leurs rapports étaient furtifs car la police ainsi que les mafiosi auraient vu d'un sale œil l'amitié et la confiance que les deux hommes se vouaient.

Au bout de cinq minutes, à la seconde près, Turrin remonta en voiture puis longea lentement la jetée. Vingt mètres plus loin une silhouette solitaire se détacha de l'ombre, ouvrit la portière et se glissa près de lui.

Il y eut un échange de sourires puis la grosse voiture effectua un demi-tour accéléré avant de vider les lieux.

Ils ne se dirent pas un mot jusqu'à Atlantic Avenue. Ils roulaient tranquillement, loin de leur point de rencontre.

— T'as bonne mine, annonça Bolan.

— La façade tient le coup mais à l'intérieur je croule, avoua Turrin.

— Je connais. Qu'est-ce que t'as à m'apprendre ?

— Pas assez.

Turrin scrutait le visage de son ami, il observait les traits qu'il n'avait qu'entraperçus au cours de rendez-vous trop brefs.

— Je n'arrive pas à m'habituer à ton masque, sergent.

Bolan s'était effectivement fait refaire le visage par un ami chirurgien qui avait payé de sa vie d'avoir aidé l'Exécuteur. Mais les nouveaux traits n'avaient servi qu'à gagner une bataille de plus, devenant par la suite aussi connus que les précédents.

— C'est pas un masque, Leo, c'est un écran derrière lequel se cachent mes angoisses. J'en ai les tripes en marmelade. Qu'est-ce que t'as pu apprendre ?

— D'abord que les gars d'envergure nationale n'ont pas fait le coup. Les frères Talifero sont encore à l'hosto à Vegas sur la liste critique, donc la gestapo de la Mafia est en dehors du coup.

Il sourit cyniquement avant de poursuivre :

— Pour te dire à quel point les choses vont mal, la *Commissione* m'a nommé directeur des affaires de Pittsfield. Pour cette affaire du moins. En plus ils n'étaient même pas au courant avant que je ne commence à sonner l'alarme. Ils n'avaient jamais entendu parler de Val. Aussi je suis convaincu qu'ils ignoraient où se trouvait Johnny. Alors… à leurs yeux cette histoire revêt une importance considérable.

Le visage de Bolan restait de marbre, son expression demeurait inchangée.

— Alors je dois faire fausse route, Leo. Parce que, pour moi, cette affaire pue l'organisation de Boston à plein nez.

— En fait il n'y a plus de véritable organisation à Boston. Mais tu dois avoir raison comme d'habitude. Je n'ai jamais vu un flair comme le tien.

Turrin sourit sans humour.

— En revanche, de l'autre côté j'ai appris quelque chose.

Bolan écoutait attentivement.

— Ton vieil ennemi, le lieutenant Weatherbee, croit avoir retrouvé deux hommes qui auraient fait partie du coup.

— Qui ? gronda Bolan.

— Attends, t'emballe pas. Tu n'y pourrais rien, ils sont à la morgue à Pittsfield et…

— De quelle famille ?

— Voilà l'ennui. D'aucune.

Bolan poussa un soupir.

— Alors quoi ? Des truands volants ?

— C’est une des hypothèses. Mais laisse-moi te raconter le tout, tu jugeras après.

— Accouche.

— Rudy Springer et Pete Grebchek, des voyous de la plus petite espèce avec de gros casiers judiciaires pour des méfaits minables. Springer a été relaxé du pénitencier de l’Etat il y a trois mois. Grebchek s’était évadé d’un commissariat où il se trouvait en préventive ici à Boston, il y a trois semaines, dans de curieuses circonstances.

— Et alors ?

— Alors la police les a retrouvés ce matin, morts, la peau trouée, dans une voiture arrêtée sur Highway 9 à cinq kilomètres de Pittsfield. Ils avaient chacun reçu une balle dans la tête. Ils étaient morts depuis au moins vingt-quatre heures. Et ils étaient tous les deux domiciliés à Boston, sergent.

— Continue.

— La suite te plaira. Il y avait une médaille de tireur d’élite sur la banquette entre les deux corps. On les avait exécutés avec des Parabellum 9 mm comme ceux dont tu te sers. Conclusion : un Beretta Brigadier.

— Amusant, grogna Bolan.

— N’est-ce pas ? Weatherbee en était sur le cul pour un instant. Mais à mon avis ça ne prouve qu’une chose. Les gars qui ont fait ça ne savaient pas que tu allais faire du grabuge de l’autre côté du pays au même moment. On a dû faire le coup avant d’avoir entendu les actualités de la côte Ouest.

— Bon, c’est logique, fit Bolan. Et puis ?

— Eh bien… Weatherbee a finalement conclu que les deux minables, Springer et Grebchek, se trouvaient dans les environs de l’académie, juste avant la disparition de Val et de Johnny. Plusieurs témoins ont identifié la bagnole; une vieille caisse repeinte à la main, toute cabossée et rouillée.

— Pratique, marmonna Bolan.

— Ouais.

— C’étaient bien des gars de Boston, tu dis ?

— Sans aucun doute. Des minus… ils braquaient les petits supermarchés, les stations service, des taxis, n’importe quoi. Moi, je

ne connais pas un seul mafioso qui leur aurait adressé la parole.

— Toi, tu en conclus quoi, Leo ?

— Des hommes de front. À mon avis quelqu'un de la Mafia a découvert par hasard Val et Johnny. Je me demande encore comment… Weatherbee mène l'enquête sur cette théorie. Donc, ce quelqu'un a su par hasard où se trouvaient Val et Johnny. Pour une raison indéterminée il a voulu faire le coup discrètement. Il a embauché les deux crétins pour accomplir l'enlèvement puis il les a payés d'une balle dans la tronche. Sans doute pour faire croire que tu les avais retrouvés toi-même et repris les victimes.

— Mais pourquoi ?

— Ça, je n'en sais foutre rien.

— O.K. Avec une petite réserve, je suis d'accord avec toi, dit Bolan d'une voix épuisée. Y a autre chose ?

— Hélas non. Je ne comprends pas pourquoi quelqu'un monte un coup pareil si c'est pour se planquer. Il devrait pavoiser, parler haut, cracher loin. Parce que s'il veut te débusquer il s'y prend d'une drôle de manière.

— Il veut peut-être me laisser marner un moment, suggéra Bolan.

Turrin poussa un grognement.

— C'est possible mais il y a des détails qui ne collent pas. Tu n'es pas seul à marner.

— Ah non ?

— Ah *non !* Tu ne sais peut-être pas dans quel merdier se trouve Boston depuis la mort de Bobo Binaca. Ecoute bien. Le milieu veut ta peau à un tel point que ces mecs feraient presque n'importe quoi pour t'épingler. Tu remarqueras que j'ai dit « presque ». Ils ne te veulent en aucun cas à Boston. En Arizona, oui; au sommet des Montagnes Rocheuses, mieux encore. Mais surtout pas à Boston.

— Comment s'appelle le gros bonnet, Leo ? Y en a toujours un partout.

Turrin poussa un soupir.

— Voilà le second ennui. Depuis la mort de Binaca rien n'a été net. Y a eu la guerre entre les gangs, des scandales politiques, des citoyens enragés, des promesses de la part de la police; le sang a coulé dans les rues. C'est le chaos depuis deux ans. Le désordre s'étend sur toute la région, de Providence jusqu'à Fall River. Une

centaine de types ont cassé leur pipe dans les batailles territoriales mais maintenant ça se calme. C'est pourquoi personne ne tient à voir arriver un Bolan enragé. Al 88, l'homme de la *Commissione* sur place, essaye de reconstituer l'organisation.

— Al qui ?

Turrin haussa les épaules.

— 88, c'est tout ce que je sais. C'est un nom de code, mon pote, et j'ai passé des nuits blanches à essayer de deviner qui ça pouvait être. Toujours est-il qu'on ne veut pas de toi dans ce bled. Ça donne l'impression que tu vas foutre en l'air le bon travail accompli en deux ans.

— Tu sais ce que tu es en train de me dire ? demanda Bolan. Que l'organisation n'a pas fait le coup.

— Pas exactement. Je te dis qu'il n'y a pas d'organisation à Boston. Si, des fragments, mais il n'y a pas d'unité. La *Commissione* met la main à la pâte pour remonter l'affaire et remettre Boston sur un niveau national. Mais…

— Mais ce ne sont que les nationaux qui redoutent la merde à Boston.

— Exactement. Il faut dire que les indigènes ne recherchent pas les ennuis non plus. Je veux dire…

— Tu veux dire qu'ils sont prêts de nouveau à s'occuper de leurs affaires comme d'habitude.

— Oui, c'est ça. Mais je ne peux pas répondre de toutes les factions.

— Bon, je vois.

Turrin soupira avec lassitude.

— C'est à peu près tout ce que je sais, sergent. Sauf qu'il y a une alerte *Unified Crime* à ton sujet. Les flics de Boston en ont assez des guerres aussi. Les habitants poussent des gueulantes et les politiciens sont au bord de l'abîme. Alors… fais gaffe. Le moindre blitz et tu vas faire ramener tous les flics du pays.

— C'est parfait comme situation, déclara Bolan. T'as des suggestions à faire, Leo ?

— Certainement pas. Ma seule joie en ce moment c'est de ne pas avoir à prendre de décision à ta place.

— Il n'y a pas de décision à prendre, lui dit Bolan. J'agirai au fur et à mesure. Mais je dois rompre le silence, je ne peux pas passer ma vie à attendre. On pourrait très bien m'expédier leurs corps dans des paquets cadeaux. Je ne pourrai pas jouer tant que je ne connaîtrai pas les règles du jeu. En attendant je vais faire comme d'habitude.

Le flic-mafioso souffla un épais nuage de fumée, baissa la vitre, expédia le mégot de son cigare.

— Tu sais bien ce que je ressens, Mack. Je me considérais comme… leur ange-gardien, je faisais de mon mieux pour assumer cette responsabilité. J'étais persuadé qu'ils étaient en sécurité mais apparemment je me trompais…

— Déconne pas, fit doucement Bolan. Tu sais bien que ce n'est jamais parfait un arrangement pareil. Il est arrivé un mauvais coup, c'est tout. Maintenant il faut le rattraper. Ecoute, Leo… merci. Je comprends ce que tu ressens. Comment vont ta femme et tes enfants ?

— Bien, ils se portent à merveille, répondit Turrin d'une voix misérable.

Il y eut un bref silence.

— Il y a une autre hypothèse à laquelle tu n'as peut-être pas pensé, dit Bolan. Si le fameux « quelqu'un » fait parler Val ou Johnny il apprendra tout ce qu'ils savent. Toi et moi, on le sait.

Turrin frissonna.

— T'aurais pu te passer de me le rappeler. Ne pense pas à des turkeys à un moment pareil, sergent.

— Il le faut bien, rétorqua un peu sèchement Bolan. Pourraient-ils te dénoncer, Leo ?

Le flic poussa un interminable soupir.

— Je ne crois pas. Je ne suis qu'une voix au téléphone et un visage dans les ombres. Tout ce qu'ils savent c'est que je suis ton ami et le leur. À moins qu'ils aient compris par déduction.

— Eh bien… Val est assez fine, tu sais. En tout cas, fais attention, Leo.

Turrin poussa un grognement.

— C'est toi qui me dis de faire gaffe à présent ? Drôle de monde.

— Tu te coupes en trois, vieux. Ça ne pourra pas toujours durer. Tu sais bien qu'un jour il faudra lâcher.

— Comment ça, en trois ?

— Les flics, la Mafia et moi. Tu sais bien ce que je veux dire.

— Tu ne te débarrasseras pas de moi ce coup-ci, sergent.

— Ce n'est pas mon intention, fit Bolan sur un ton rassurant. Mais dès que j'aurai récupéré Val et Johnny il faudra sérieusement réfléchir à ta situation. Je pourrais me transformer en turkey aussi, tu sais.

Turrin l'observait d'un regard incrédule.

— Si c'est ce que tu veux, répondit-il doucement.

— Ça vaudrait mieux pour toi.

— Bon, on verra. Ecoute, Mack. Ne va pas te rendre à ces mecs. Ça n'aidera pas les autres.

— Si j'arrive à monter un échange, j'aimerais te demander comme messager.

— Bien sûr, fit Turrin.

— O.K. Où est-ce qu'on arrive là ? Charlestown Bridge ?

— Ouais.

— Dépose-moi ici.

— Mack… attends. Ecoute, je n'aime pas ton état d'esprit. Ça ne me rassure…

— Tais-toi, Leo. Sois logique, personne ne vit éternellement.

Turrin fixait obstinément l'obscurité au-delà des faisceaux des phares de la voiture et réprimait une réplique cinglante qui lui brûlait les lèvres.

Bolan émit un petit rire.

— Allez, rassure-toi quand même. On s'en est toujours sortis, non ?

— Oui, gronda le flic.

La voiture s'immobilisa juste avant le pont. Bolan scruta un instant son ami puis lui posa une question.

— À ton avis, Leo, quel est l'enjeu ? Que veulent-ils vraiment ?

Turrin baissa les yeux.

— Toi, sergent, comme d'habitude. S'ils ne réussissent pas à t'avoir, ils te feront tout le mal qu'ils pourront. T'envoyer les seins de Val par la poste et les couilles de ton frère dans un sac. Voilà ce qu'ils feront.

Bolan fit une grimace.

— C’est certain mais ce n’est pas de ça que je parlais. Moi, je voudrais savoir pourquoi ce silence, pourquoi cette attente ?

Le *caporegime* de Pittsfield poussa un soupir.

— Tu n’as jamais joué aux échecs ?

— On joue à travers des pions.

— Je ne vois rien d’autre au fond. Il faut tenir compte de la situation à Boston en ce moment. Il est possible que la personne qui a enlevé Val et Johnny veuille davantage que ta peau. Il doit monter autre chose, à mon avis.

— C’est pas bête. J’y pensais aussi, je l’avoue. Bon, allez.

Il ouvrit la portière, descendit de la voiture mais se retourna pour un dernier mot.

— Retourne à Pittsfield, Leo. Tu y seras plus utile et je ne veux pas que tu restes à Boston aujourd’hui. Je vais passer à l’attaque, salement. Je ne veux pas te trouver sur mon chemin.

Le visage de Turrin était à moitié caché dans la pénombre, ses traits défigurés dans la luminosité du tableau de bord.

— Val et Johnny seront peut-être sur ton chemin, sergent.

— Ils pourraient aussi se trouver en Amérique du Sud ou au fond du port, grinça Bolan. Reste à l’écoute. Je t’appellerai comme d’habitude.

— Ouais, répondit Turrin. Bon blitz. Tu sais où aller ?

— Oui, je sais où.

Bolan referma la portière puis fondit dans la nuit.

Turrin fit demi-tour et repartit vers Charlestown.

Boston, se disait-il, ne savait pas ce qui l’attendait.

CHAPITRE III

Les trois premiers attentats avaient été commis en plein jour dans le but d'intimider l'ennemi et d'accroître la légende de l'invincible Exécuteur. C'était le seul moyen dont disposait Bolan pour récupérer son frère et Valentina Querente.

Bolan était un soldat, pas un détective et il savait qu'il ne pourrait pas mener aussi bien que la police une enquête qui, de surcroît, allait prendre trop de temps. Il fallait écourter à tout prix les heures d'angoisse des victimes.

Il y a entre six et sept cent mille habitants dans la ville même de Boston et plus de trois millions dans les banlieues immédiates. Aucun homme ne pouvait espérer rechercher seul deux êtres cachés parmi cette multitude.

Son seul espoir était d'effrayer l'ennemi, de le convaincre qu'il avait commis une erreur grave et qu'il était temps de se mettre à table pour négocier.

Si Leo Turrin avait bien raisonné, si la situation à Boston était aussi chaotique qu'il semblait le dire, si les différentes factions étaient à couteaux tirés, si Johnny et Val n'étaient que des pions, alors il était probable qu'on avait voulu faire venir Bolan pour exploiter à des fins inconnues la confusion qu'il répandrait.

Mais si cela était, Bolan trouvait que le « quelqu'un » qui avait tout machiné travaillait trop dans l'ombre et laissait trop faire le hasard.

Cependant les adversaires n'étaient pas idiots et s'ils avaient fait exprès d'attirer l'Exécuteur dans l'espoir d'un carnage dévastateur, ils se seraient manifestés autrement. À moins qu'une anicroche ne soit arrivée et n'ait fait obstacle à leur projet.

Il y avait une quantité de « si » et Bolan n'avait pas de temps à perdre.

Il devait continuer à frapper s'il voulait éventuellement atteindre ce fameux « quelqu'un ».

La campagne avait débuté logiquement, à la frontière du territoire. LaRocca, Gaglione et Lavallino étaient des mafiosi de

moindre envergure mais on ne pouvait pas ignorer pour autant leur disparition. Les récits s'étaient multipliés et on ne parlait que de l'homme qui entrait froidement, qui interpellait ses victimes puis qui les descendait de sang-froid, les détails étaient confus, il ne parlait pas, il dégainait plus vite, il ne disait rien, il menaçait… Bref, la confusion et la crainte.

Dès la tombée du jour tout Boston jasait au sujet du blitz. Les quotidiens s'étaient saisis de l'affaire et racontaient en détail les implications de la visite meurtrière de Bolan. La radio avait fait de même et aux actualités télévisées on avait retransmis un documentaire sur les activités de l'Exécuteur depuis ses débuts à Pittsfield jusqu'à la veille à San Francisco.

Certains politiciens interviewés avouèrent avoir une confiance sans limites en la police de la ville. D'autres en revanche rappelèrent les confrontations criminelles des deux années précédentes et l'inefficacité de la police à l'époque. Cette même police, demandaient-ils, peut-elle espérer arrêter un homme tel que Bolan dont la violence est réputée ?

Si Bolan avait réussi une fois de plus à s'attirer la sympathie de l'homme de la rue, il avait également réussi à attirer l'attention du milieu criminel de Boston, ce qu'il avait espéré ardemment.

Au nord de la ville, à Stoneham, les membres d'un club de tir s'étaient réunis afin d'éclaircir le problème ennuyeux que leur posait la présence de Mack Bolan.

Tous les chefs du *Middlesex Combination* qui commandaient les territoires au nord-ouest de Boston étaient présents et parmi eux les plus importants se nommaient Manfredo « Manny la Montre » Greco de Waltham, et Terencio « Books » Figarone de Cambridge, tous deux d'importants personnages dans la hiérarchie des familles de Boston.

Figarone était un avocat qui s'était vu radié du barreau lors de la campagne anticrime de Bobby Kennedy. Il avait même été conférencier dans les plus prestigieuses facultés de droit.

Greco par contre était d'origine plus modeste, ayant été apprenti horloger avant d'accéder à la position élevée qu'il tenait au sein de la redoutable organisation. De son apprentissage il lui était resté un tic,

il regardait sans cesse sa montre et prônait sans arrêt l'importance du temps.

Manny Greco savait toujours l'heure et il avait convoqué cette assemblée pour 22 heures.

Ainsi à 22 heures précises la conférence commença. Il y avait cinq chefs de territoire et ils étaient venus accompagnés par leurs cohortes de gardes du corps qui attendaient dans la salle principale en buvant de la bière et en mâchonnant des cacahuètes d'un air morose pendant que leurs supérieurs se réunissaient dans un salon privé.

Le *Shot 'n' Feathers* était en fait un fortin, l'un des plus coriaces de la côte Est. Le club se situait sur un ancien terrain marécageux près d'un joli parcours de golf. Figarone l'avait trouvé une dizaine d'années auparavant, l'avait fait assécher et y avait fait bâtir le club. L'endroit était assez proche de la ville même pour être extrêmement pratique et en était suffisamment éloigné pour permettre aux membres de jouir d'une solitude bien reposante après les tracas de la journée.

Un mur en pierre, haut de trois mètres, entourait les deux hectares du parc. L'on y accédait en passant sur un petit pont de bois au milieu de la façade. La bâtisse se trouvait sur un petit monticule non loin du portail. Les pentes d'un côté et de l'autre fournissaient un terrain idéal pour le tir aux assiettes, un champ de tir sur des cibles et parfois quelque gibier à plume qu'on lâchait pour se distraire.

Le club n'était pas trop grand et se composait d'un grand salon avec un bar à partir duquel se prolongeaient deux ailes qui abritaient des salons particuliers et quelques petites salles de conférence. On avait installé une salle de tir dans le sous-sol d'une aile et les cibles qui revêtaient une forme humaine hurlaient lorsqu'on les touchait à un point vital. Dans le sous-sol de l'autre aile on avait installé un dortoir rudimentaire pour les divers membres qui pouvaient subitement se trouver en état de siège.

Il y avait une petite cuisine et un débarras en décrochement derrière le grand salon. Le bâtiment était construit d'éléments préfabriqués en béton et devait résister aussi bien aux balles qu'au feu.

Malgré ces précautions l'ambiance était tendue ce lundi soir. Une douzaine de gardes armés patrouillaient dans les environs et d'autres se promenaient dans le parc. Bien que les baies eussent une épaisseur suffisante pour résister aux balles, on avait fermé les volets en acier et des gardes armés étaient postés sur le toit.

Le *Middlesex Combination* prenait toutes ses précautions contre une arrivée inattendue de Mack Bolan.

À 22 h 10, Books Figarone éleva une voix coléreuse :

— Bon, on est pas venu faire son éloge, alors arrêtons tout de suite de lui faire des compliments.

— Tu peux croire que c'est un compliment mais je te dis qu'il a un mouvement suisse dans le crâne. Moi, je prétends qu'il sait exactement ce qu'il fait. S'il dit que « quelqu'un » sait « pourquoi » il descend les gars de Boston, alors tu peux être sûr que « quelqu'un » le sait.

— J'ai reçu un coup de fil d'Al il n'y a pas deux heures, reprit patiemment Figarone. Il m'a assuré qu'il ne savait rien du gosse Bolan. En fait, il semblait encore plus inquiet que nous.

— Parle pour toi, annonça Andy Nova, le boss de Medford. Moi, je ne savais même pas que Bolan avait un frère. Et l'idée de me faire rétamer pour un coup que je n'ai pas fait me fait plutôt chier. De plus, j'suis d'accord avec Manny, « quelqu'un » nous joue un sale tour et il le fait en douce.

La direction de la conversation commençait à lui échapper et l'avocat de Cambridge alluma lentement un cigare puis joua un instant avec son briquet.

— Ne nous précipitons pas, dit-il après un silence. Nous savons déjà ce que cette guerre nous a coûté. Al a fait des miracles, c'est une chose acquise. Pouvez-vous imaginer qu'il ferait venir un type comme Bolan pour tout foutre à l'eau ?

— On a peut-être décidé au niveau national de nous laisser tomber, ou de nous supprimer, suggéra avec amertume Manny Greco. On pourrait même agir à l'insu d'Al. La *Commissione* préfère peut-être avoir la peau de Bolan que le marché de Boston. Hein ?

Le boss de Medford acquiesça lentement.

— Il m'est arrivé de me poser la même question. Réfléchissons un peu. Ce mec fout la trouille à toute l'organisation. Il se fout pas mal

de qui il descend. Soyons logiques. Depuis la mort de Bobo notre standing en a pris un coup. Alors pourquoi ne pas attirer ce Bolan pour nettoyer un territoire superflu en lui faisant croire des conneries ? Cela va de soi.

Figarone lui lança un regard maussade.

— Tu oublies une possibilité.

— Quoi donc ? demanda Greco, intéressé.

— Eh bien… ça pourrait être un canular, non ? Si, par exemple, on n'avait jamais enlevé le petit Bolan ? Vous pigez ?

Manny Greco fronça les sourcils.

— Tu veux dire, et si Bolan avait inventé cet enlèvement ? Mais dans quel but ?

— C'est un malin, le Bolan, soupira Figarone. C'est le genre de type à diviser pour régner. C'est dans son style.

Un silence plana dans la pièce et les mafiosi réfléchirent aux conséquences du problème qui les confrontait.

— N'importe, annonça enfin Nova de Medford. Il faut bien trouver un moyen de l'arrêter. J'ai déjà envoyé la famille – Helen et les gosses – en vacances. Ils y resteront jusqu'à la fin de cette histoire.

Un autre patron grogna un assentiment obscur et incompréhensible.

De nouveau le silence.

À 22 h 15, Manny la Pendule fixait sa montre lorsqu'on frappa à la porte.

— C'est pas fermé, lança Manny. Entre.

Un des hommes d'Andy Nova passa la tête dans la pièce.

— On a découvert quelque chose en bas, annonça-t-il d'une voix excitée. Tramitelli dit que vous devriez venir voir.

— Qui ça ? gronda Nova.

— Vous tous, patron. Il a dit que ça vous intéresserait tous.

Les divers chefs se regardèrent avec curiosité puis se levèrent lentement et quittèrent la pièce derrière Nova.

Dans le grand salon les hommes de main s'étaient levés et regroupés, apparemment avertis de l'événement. Chaque homme suivit du regard la progression de son propre chef à travers la pièce

jusqu'à l'escalier qui menait au sous-sol. Mais on ne leur accorda même pas un coup d'œil.

Le garde du corps qui leur avait demandé de venir ouvrir la porte de la salle de tir puis s'écarta pour laisser passer les chefs, les suivant ensuite.

Les mains sur les hanches, pensif, le regard rivé au sol, Hoops Tramitelli, premier garde du corps de Manny Greco, responsable des mesures de sécurité des rencontres du *Middlesex Combination,* se tenait au centre de la salle. C'était un grand homme aux épaules carrées, un tueur d'une cinquantaine d'années qui avait survécu aux nombreuses disputes locales et qui avait la réputation d'un homme avisé et intelligent.

— Qu'est-ce que tu nous veux, Hoops ? Qu'est-ce que tu fais en bas ?

— Moi, je ne fais rien, répondit doucement Tramitelli. C'est ça le problème. Personne n'a rien fait en bas.

Mais l'état de la salle semblait dire autrement. Des caisses d'armes avaient été éventrées, des pistolets et des carabines jonchaient le sol, des balles par milliers encombraient le plancher. Les trois cibles mouvantes se promenaient d'un bout de la salle à l'autre.

— Qui a fait ça ? tonitrua Nova avec fureur. Quel est le con…

Les autres chefs se baladaient parmi les dégâts, touchant dédaigneusement du pied les tas de balles, évitant les endroits trop encombrés.

— J'suis descendu y a quelques minutes, expliqua Tramitelli. Une vérification de routine. C'était comme ça. Personne n'était descendu, la porte était encore fermée à clef. Mais la salle était comme vous la voyez là.

— Qui est le responsable cette semaine ? demanda calmement Figarone.

— Charlie Sandini, répondit Tramitelli. Je l'ai déjà envoyé chercher.

Un jeune homme maigrelet entra dans la salle et se figea sur place, les yeux exorbités.

— Ben, merde, murmura-t-il, incrédule. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On aimerait justement que tu nous l'expliques, Charlie, annonça Tramitelli.

— Mais… je vous jure… je n'en sais rien, Monsieur Tramitelli ! insista le jeune homme.

— C'est toi le responsable, grinça froidement Greco. Tu ferais bien de te renseigner.

— Mais je n'ai même pas ouvert en bas, protesta Sandini. Vous m'aviez dit que c'était seulement pour une conférence, j'ai juste ouvert les salons. J'suis jamais descendu. Même…

Il se tourna vers Figarone.

— Ce type ! s'écria-t-il.

— Quel type ? gronda l'avocat.

— Celui que vous avez envoyé cet après-midi, Monsieur Figarone !

— Moi, je n'ai envoyé personne, Charlie.

— Mais si, souvenez-vous. Le type de l'armurerie ?

— Je t'avais pourtant dit de ne plus fumer de marijuana, Charlie, lui dit Figarone. Je t'avais prévenu…

— Attends, lança Manny Greco. Quand, Charlie ? À quelle heure est-il venu le type de l'armurerie ?

— Vers… j'sais pas, moi… 17 h 30, 18 heures.

— Faudrait savoir, rétorqua La Pendule. 17 h 30 ou 18 heures ?

— C'était… euh… Ouais ! C'était juste avant les actualités de 18 heures. Il est resté avec moi au bar pour regarder la télé avant de repartir. Il voulait voir les résultats sportifs. Il est resté… disons… moins d'une demi-heure. Je crois.

Les patrons avaient encerclé le jeune steward effrayé. Tramitelli se tenait un peu à l'écart, les yeux fixés sur les cibles mouvantes.

— Tu veux dire que tu as laissé entrer dans ce club un parfait inconnu, Charlie ? demanda doucement Figarone. Tu lui as permis de descendre, de jeter un coup d'œil, de faire tout ce qu'il voulait ? Tu n'es même pas descendu avec lui ?

— Mais il avait votre carte, Monsieur Figarone. Il a dit que vous aviez demandé qu'on fasse un certain travail dans la salle de tir. Il m'a montré ses outils de travail, il m'a paru vachement sérieux. Mais pourquoi aurait-il tout saccagé comme ça ? C'est un fou ou quoi ?

Tramitelli scrutait les cibles. Il éleva la voix, interrompant le commentaire insignifiant d'un patron.

— Ton dingue, Charlie, à quoi ressemblait-il ?

— Un type, quoi. Il portait une combinaison, une sorte de salopette. Et il avait une caisse à outils.

— Mais à quoi ressemblait-il ?

— Euh… grand, vous voyez, et assez jeune. Environ trente ans. Il était marrant, il riait tout le temps. Un mec bien, quoi. Drôle. Je lui ai même offert une bière. Si c'est comme ça qu'on doit vous remercier, ben merde !

Tramitelli poussa un long soupir triste.

— Et pendant que tu lui offrais un pot, où se trouvaient les autres ?

— Euh… ben, y avait juste Paul et Lacey. C'était tranquille, on était pas encore en alerte, M. Greco n'a téléphoné qu'à 19 heures. On dînait quand ce type est arrivé.

Tramitelli poussa un autre soupir puis s'éloigna vers le fond de la salle où se trouvaient les cibles. Greco le suivit à quelques pas. Figarone posait encore des questions au steward incriminé et les autres patrons se tenaient nerveusement en place.

Andy Nova quitta le groupe et partit derrière Tramitelli et Greco.

Le premier tireur arriva dans la fosse et s'y arrêta, les mains sur les hanches, les yeux braqués sur les silhouettes mouvantes.

Nova et Greco le rejoignirent et Nova s'écria doucement :

— Vous voyez ce que je vois ?

— Ouais, gronda Tramitelli.

Lorsqu'une silhouette passa près de lui, il étendit la main et arracha un objet qui pendait au-dessus de l'emplacement du cœur.

Greco se tendit en silence et arracha un objet similaire de la seconde silhouette, puis Nova fit de même à la troisième.

Trois médailles de tireur d'élite, toutes percées par une balle.

Tramitelli resta dans la fosse à triturer sa médaille tandis que les deux autres repartirent.

Greco tendit à Figarone l'objet qu'il détenait.

— Et voilà, dit-il.

Le visage de l'avocat de Cambridge perdit toute expression.

— Partons d'ici.

Les autres chefs fixaient la médaille d'Andy Nova.

Il n'y avait rien à expliquer et personne n'osa commenter.

Tramitelli sortit de la fosse et rejoignit le groupe pour suggérer gravement :

— Je crois que vous feriez tous bien de vous tailler, Monsieur Greco. Il aurait pu laisser des bombes ou je ne sais quoi.

Greco montrait un regard inquiet, presque paniqué. Il agita la tête.

— On sort en convoi fortifié, Hoops. Occupe-t'en.

Le premier tireur poussa un grognement sourd puis sortit.

Les autres grimpèrent lestement l'escalier derrière Tramitelli tandis que Figarone s'adressait au jeune steward :

— Ne le prends pas tant à cœur, Charlie. Tu n'es pas le premier à te laisser posséder par Bolan.

— Mais c'était un gars si normal, Monsieur Figarone. Je n'arrive pas à croire que ça pourrait être lui. Je veux dire… il était sympa, quoi. Un type sympa, vous comprenez ?

À ce même instant le « type sympa » attendait que le *Middlesex Combination* décide de quitter le fortin imprenable.

Il était vêtu de sa combinaison noire et il se confondait aisément avec les ombres de la nuit.

Le Beretta se trouvait sous son aisselle gauche et le gros Auto-Mag .44 était niché dans un holster sur sa ceinture ainsi que de nombreuses munitions. Il avait installé près de son genou un petit mortier de 40 mm et disposé sur le sol un petit monticule de charges.

La paix et la tranquillité qui régnaient pour l'instant sur le no man's land devant lui n'étaient que le calme qui précède la tempête.

Pour la première fois de son existence l'Exécuteur allait verser du sang par amour.

CHAPITRE IV

Charlie Sandini et les autres gardes de faction restèrent dans le club *Shot 'n' Feathers,* tandis que l'ensemble des gardes du corps se rassembla dans la cour pour organiser le convoi automobile sous la direction de Hoops Tramitelli.

La voiture de pointe était une grosse limousine noire aux chromes brillants dont les huit places étaient occupées par des tueurs aux visages de granit. Ce véhicule avança jusqu'au portail puis s'immobilisa, le moteur tournant au ralenti, pour attendre les autres voitures qui passaient sous l'auvent et dans lesquelles montaient les différents chefs.

Manny Greco était le premier patron à sortir. Coincé entre deux gardes du corps, il monta dans une Cadillac blanche. L'un des hommes s'installa près du chauffeur, l'autre monta derrière Manny. Il y avait déjà deux gardes assis sur la banquette auprès de celui-ci.

Books Figarone sortit ensuite mais comme sa voiture tardait à passer, il se dissimula un moment dans l'ombre avec ses gardes personnels et regarda monter les autres chefs du *Middlesex Combination.*

Enfin la voiture de Figarone arriva, juste devant les deux véhicules qui allaient fermer la marche du convoi. Il parla un instant à Tramitelli puis monta en voiture et se réfugia derrière la barricade de chair humaine qui l'entourait.

Tramitelli était le dernier homme à découvert. Il monta dans la Lincoln de queue où se trouvaient déjà six hommes armés, prit le microphone et appela la voiture de pointe.

— On va y aller, annonça-t-il d'une voix tendue. Roulez lentement en attendant que j'aie traversé le pont, ensuite allez-y.

— Entendu, lui répondit-on de la voiture de tête. Et les gars qui sont dans la rue ?

— Ils sont déjà prévenus. Ils restent sur place jusqu'à notre départ puis ils entrent dans le club et donnent un coup de main à Charlie Sandini.

— O.K. Allons-y.

Le portail s'écarta lentement, activé par commande électrique et le convoi de dix voitures commença à rouler vers la sortie.

La voiture de Tramitelli amorçait le virage qui menait au portail. Il alignait du regard la file de voitures et poussait un soupir de soulagement lorsque le véhicule de pointe arriva sur le petit pont en bois qui surplombait une rigole. La moitié du convoi avait franchi les limites du mur et il n'y avait eu aucune manifestation hostile à leur égard; la nuit était obscure et tranquille.

Il saisit le microphone de la radio et rappela la voiture de tête.

— Pas trop vite, hein ? Faut pas se distancer.

— D'accord, on…

Ce furent les derniers mots prononcés dans le calme du no man's land. Une illumination soudaine éclaira le convoi, suivie d'une violente explosion. Le pont et la voiture de tête furent enveloppés d'un nuage de flammes puis le tout s'écroula dans la rigole tandis qu'une colonne de feu montait vers le ciel provoquée par l'explosion des réservoirs du premier véhicule dont les pièces commençaient déjà à retomber sur les autres voitures comme une pluie de métal.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria le chauffeur de Tramitelli.

— Il a fait sauter le pont ! hurla le premier tireur. Dehors ! Sortez de la caisse !

Avant même qu'on ait pu obéir à ses ordres, la voiture qui se trouvait près du portail sauta, bloquant ainsi la seule issue.

Les hommes sautèrent des véhicules, poussant des cris d'effroi. Des hurlements s'élevaient des décombres, les gémissements des blessés.

Tramitelli remonta en courant la file du convoi, s'écriant furieusement :

— Descendez des voitures ! Abritez-vous ! Les chefs à l'intérieur !

Puis il y eut une série d'explosions en zigzag le long du convoi, chaque voiture transformée en un amas de tôle fracassée et de verre brisé.

Des feux se déclenchèrent, nourris par d'incandescents ruisseaux d'essence.

Les victimes couraient en tous sens comme des fourmis prises dans un incendie, surprises, affolées par la brutalité de l'assaut.

— C'est un mortier ! hurla un homme.

Tramitelli avait quitté la zone dangereuse et s'était accroupi près du mur d'où il observait le champ de bataille sur lequel tombaient les obus. Des boules de feu jaillissaient de la terre puis se transformaient en nuages de fumée qui montaient vers le ciel.

— Jess ! Jess Accoura ! hurla le chef de la sécurité.

— Ouais, lui répondit une voix effrayée dans la mêlée.

— Emmène ton équipe dehors ! C'est là qu'il se trouve ! Va le trouver !

Ni Accoura ni personne ne prit au sérieux cet ordre.

La voix de Manny Greco s'éleva plaintivement :

— Hoops ! Je suis touché, j'ai mal !

Tant pis ! se disait Hoops. Manny la Pendule se trouvait dans le diabolique no man's land de l'autre côté du mur. Trois autres chefs s'y trouvaient également et ils feraient bien de la fermer, de ne pas attirer l'attention de Bolan comme le faisait Manny.

Tramitelli prit le commandement et hurla ses ordres.

— N'y va pas, Jess ! Que personne ne sorte ! Restez tous dans l'enceinte et rentrez dans le club ! Allez, à l'abri, tout le monde !

Hoops s'y dirigeait déjà. Il n'y avait aucune raison d'affronter Bolan, invisible dans le noir.

Cependant il n'y avait rien à gagner non plus en rentrant. Tramitelli ne se trouvait qu'à dix pas de la porte lorsque tout le bâtiment sembla s'élever brutalement et s'éloigner de lui. Des flammes et un bruit infernal sortirent d'en dessous et poussèrent les débris plus haut et plus loin. Il n'y avait plus de club.

Il n'y avait plus que Bolan, les flammes, la nuit noire et une armée civile en déroute.

Effectivement Bolan avait laissé des bombes.

Instinctivement Bolan s'était dirigé vers le fortin du *Middlesex Combination* et maintenant il en remerciait le Ciel. Il n'y avait eu aucune garantie que les chefs du Nord-Ouest s'y réuniraient mais une voix intérieure lui avait dit : Middlesex. Et l'Exécuteur s'y était rendu.

Il avait pu s'introduire dans le club sans difficulté et il y était arrivé bien avant l'alerte. Le steward accommodant l'avait laissé vaquer à ses affaires et il en avait profité pour déposer des charges explosives.

Dès cet instant il aurait pu, à n'importe quel moment, faire sauter le *Shot 'n' Feathers* grâce aux détonateurs télécommandés; il aurait pu repasser quelques heures ou quelques mois plus tard et déclencher les charges en passant devant le club en voiture.

Mais il avait décidé de suivre son instinct, alors il avait déposé une autre charge sous le petit pont et avait attendu en mesurant les trajectoires d'obus avant la tombée de la nuit.

Les autres étaient ensuite arrivés. Son instinct ne l'avait pas déçu.

Il les avait vus déployer leurs forces de sécurité et avait reconnu tous les chefs présents. Avant même que ces derniers ne se soient installés il avait supprimé la garde extérieure, et lorsque ces hommes étaient descendus dans la salle de tir au sous-sol il avait récupéré un walkie-talkie sur un des cadavres.

Bolan aurait pu les massacrer alors qu'ils se trouvaient dans la cave mais il avait préféré les attendre et les décimer face à face.

Donc il avait encore attendu. Lorsque Tramitelli avait signalé la sortie du convoi, Bolan lui avait répondu par un grognement affirmatif puis avait ajouté :

— Ça va, y a personne dehors.

Il avait vu le rassemblement des véhicules et avait rapidement revérifié les trajectoires du mortier.

Il avait calculé que les voitures sortiraient à la queue-leu-leu, assez rapprochées, et avait décidé de faire sauter le pont lorsque le véhicule de pointe se trouverait dessus. Le premier obus tomberait sur la voiture qui passait le portail, bloquant ainsi la seule sortie.

Ainsi l'Exécuteur aurait enfermé ses victimes. Ensuite il ferait sauter leur saloperie de fortin en anéantissant tout ce qui se cachait dedans ou en dessous, après quoi il se montrerait et leur apprendrait ce qu'allait leur coûter le rapt de Val et de Johnny.

L'attaque s'était déroulée sans problème, les mafiosi avaient agi comme s'y était attendu Bolan et le petit pont avait sauté à point nommé.

Il avait vu la voiture de pointe s'effondrer dans la rigole, enveloppée par un écran de flammes puis il avait envoyé le premier obus.

Trente secondes durant Bolan les canarda au mortier sans même regarder les dégâts qu'il provoquait. Toutes les trois secondes le

mortier toussait et un morceau d'enfer planait au-dessus du parc avant de s'écraser avec une explosion dévastatrice.

Après l'envoi du dernier obus il observa les résultats qui auraient rempli de fierté une compagnie d'artilleurs.

Puis il saisit de nouveau le détonateur à télécommande et fit sauter le club.

Ramassant son PM il descendit sur la zone sinistrée au pas de gymnastique. Il traversa la rigole puis s'arrêta près de la seconde voiture du convoi.

Un obus était tombé sur le pare-brise, toutes les vitres avaient disparu et les deux hommes assis à l'avant avaient été déchiquetés.

La voiture se consumait ainsi que les cadavres à l'arrière. Une des portières était ouverte et un type était couché en travers, le corps à moitié dégagé du véhicule. Ses jambes brûlaient mais il était encore en vie; il avait les yeux ouverts et essayait de consulter sa montre d'un air hébété.

Bolan avança d'un pas, colla le canon du PM contre le front du blessé et reconnut immédiatement Manny la Pendule. Il est probable que le patron de Waltham avait perdu la tête, la mémoire ou les deux.

— Quelle heure est-il ? marmonna Greco.

— L'heure de mourir, Manny, observa doucement Bolan en caressant la détente du PM.

Puis Bolan continua son chemin, passant près des voitures immobilisées, tirant ici et là une brève rafale de grâce.

L'assaut avait duré moins d'une minute lorsqu'il atteignit le mur. Le passage était complètement bloqué par la voiture en flammes. Bolan hésita un instant puis courut sous le mur, cherchant un endroit pour l'escalader.

Il fallait faire place nette.

CHAPITRE V

À l'intérieur de l'enceinte ce n'était que flammes, décombres, voitures démolies, mourants, blessés, survivants égarés aux yeux fixes, cadavres démembrés, sang et fumée. Et une silhouette fuyante qui restait dans les ombres derrière la bâtisse écroulée.

Malgré une certaine habitude Bolan dut repousser une envie de fuir ce charnier. Puis on le découvrit et quelqu'un s'écria de loin :

— C'est lui !

Une nuée de balles s'abattit instantanément autour de lui.

Il se laissa tomber sur un genou et tira une longue rafale latérale. Au loin un homme poussa un hurlement aigu et le feu diminua. Les mafiosi étaient trop loin pour tirer avec efficacité et ne semblaient pas enclins à se rapprocher.

Puis une seconde voix s'éleva dans l'obscurité, une voix dure aux tons autoritaires.

— Hank ! Georgie ! Qu'attendez-vous ?

Bolan rechargeait le PM lorsque les deux interpellés firent feu. Il voyait les éclairs de leurs armes et remarqua que leurs balles le frôlaient. Ils lui tiraient dessus à coups de carabine et devaient sans doute savoir s'en servir. Mais leur coup d'œil avait été amoindri par la confusion et la peur du combat.

Bolan ne leur laissa pas le temps de reprendre haleine, courant vers leurs positions, tirant de brèves rafales à partir de la hanche sur les éclairs de canon. L'un des tireurs poussa un cri abrupt et l'autre se fondit dans la nuit.

Un silence se fit remarquer puis la voix autoritaire s'éleva de nouveau :

— Revenez ! Où allez-vous, bande de lâches ? Revenez tout de suite…

Bolan expédia une rafale vers la voix et de nouveau il y eut un silence.

Au bout d'un instant une autre voix demanda :

— Hoops ? Hoops, il t'a eu ?

À présent Bolan avançait prudemment. Une nouvelle giclée au hasard, un cri et des pas qui battaient en retraite.

La voix dure qu'il avait déjà entendue s'éleva encore :

— D'accord, Bolan, tu emportes la partie cette fois mais on se retrouvera !

— Tu peux y compter, gronda doucement Bolan.

Il fit demi-tour et partit fouiller les décombres du club.

Le *Shot 'n' Feathers* n'était plus qu'un souvenir dont les seuls vestiges étaient deux murs à demi-écroulés, un monceau de béton en poussière et des morceaux de verre brisé. Boom-Boom Hoffower, un ancien de l'Equipe de la Mort, aurait été fier de ce travail.

Bolan remonta ensuite lentement l'allée macadamisée. Avançant pas à pas entre les nuages de fumée il faillit recevoir quelques balles désespérées. Un révolver de petit calibre claquait sèchement.

Ce feu provenait d'un blessé, allongé dix mètres plus loin, et qui arrivait à peine à lever son arme des deux mains. Bolan s'élança et expédia le petit révolver d'un coup de pied décidé.

— Pas mal, mon pote, dit-il.

L'homme poussa un gémissement.

— C'est pas moi qui ai pris ton frangin. Fous-moi la paix.

Ce mafioso n'en avait plus pour longtemps de toute façon, il avait les jambes broyées et il était couvert de sang jusqu'à la taille.

Bolan donna la paix à Andy Nova.

Une balle dans le front, le mafioso cessa de souffrir. Bolan poursuivit sa route.

Ici et là, retrouvant un blessé parmi les dégâts il le consignait à un monde meilleur. Finalement il ne restait plus personne.

Il était inutile de compter les cadavres car il ne savait pas combien d'hommes s'étaient échappés par derrière. De plus il s'en foutait. Il avait réussi son coup et laissé un message effarant, le moment d'évacuer les lieux était venu. La police ne pouvait manquer d'arriver, attirée par le vacarme. Les flics viendraient par dizaines, donc l'Exécuteur devait s'éclipser.

L'épave sous le portail s'était consumée. Bolan la contourna puis remonta la file de voitures incendiées. Derrière lui le bâtiment démoli brûlait de plus belle et de grandes flammes s'élevaient vers le ciel, illuminant d'étranges lueurs le terrain alentour.

Presque arrivé à sa propre voiture, Bolan remarqua une ombre sur la route devant lui. Une silhouette qui avançait à pas irréguliers, une forme qui titubait comme un homme ivre.

Cet homme avait drôlement envie de vider les lieux. Bolan hésita un instant puis fit arrêter le type en envoyant une rafale en travers de son chemin. L'homme se retourna, l'œil effrayé, poussa un gémissement et tomba au sol, terrifié.

C'était un homme élégant aux environs de la cinquantaine avec des tempes grisonnantes et dont le costume sur mesure portait les traces du combat. Il avait une coupure sur l'arcade sourcilière et son visage était couvert de sang. Malgré ce masque Bolan reconnut immédiatement Books Figarone, l'ex-professeur devenu mafioso.

— Cambridge c'est de l'autre côté, professeur, lui dit doucement Bolan.

L'homme essayait de reprendre son souffle et préparait un alibi par la même occasion.

— Mack Bolan ! s'écria-t-il. C'est donc vous qui m'avez sauvé !

Bolan en avait presque envie de rire.

— Moi, je t'ai sauvé ?

— Mais bien sûr ! C'était une boîte Mafia. On me gardait prisonnier. Ils allaient me tuer !

— Sans blague ? demanda Bolan en lui collant le canon du PM dans l'estomac.

— Attendez, Bolan ! Attendez ! cria Figarone. Moi, je peux vous aider !

— Essaie toujours, Books.

— Je sais que je peux vous aider, glapit l'avocat.

— Tu sais qui je cherche ?

— Oui, oui ! Bien sûr !

— Est-ce que tu sais où je peux les trouver ?

— Peut-être. J'aimerais essayer, Bolan.

— Alors il te reste peut-être un moment à vivre, lui annonça froidement l'Exécuteur. Debout ! On s'en va !

Figarone se leva d'un bond et ils partirent sans un mot jusqu'à la voiture de Bolan. Assis dans le véhicule l'avocat de Cambridge commença à reprendre ses esprits.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Ça dépend si tu peux vraiment m'aider.

Figarone se retourna et lança un coup d'œil nerveux sur la zone derrière eux. Il venait de quitter un enfer.

— Vous pouvez compter sur moi, Bolan. J'espère pouvoir compter sur vous.

Bolan ne prit pas la peine de répondre mais le mafioso savait bien qu'il pouvait compter sur ce guerrier au regard glacial pour survivre jusqu'à la fin de l'épreuve.

Au loin une sirène se fit entendre.

Bolan lança la voiture dans le sens opposé. Figarone se colla contre la portière comme s'il voulait rester aussi loin que possible de l'homme qui se tenait derrière le volant.

L'homme de Cambridge ferma les yeux et frissonna. Oui, Bolan était tout ce qu'on avait dit et davantage encore. Il portait la mort en lui. Figarone se demanda qui était l'imbécile qui l'avait attiré à Boston avec cet enlèvement incroyable.

Une chose était certaine, il tenait presque autant que Bolan à retrouver ce « quelqu'un ».

Du moins, c'est ce qu'il se disait, car personne ne pouvait en avoir autant envie que l'Exécuteur.

CHAPITRE VI

Il y avait déjà une nuée de voitures de police et de véhicules du département des pompiers lorsque l'inspecteur Trantham arrêta sa voiture devant le club de la Mafia.

Le maire de Boston lui avait confié la tâche délicate de coordonner tous les efforts policiers durant l'alerte Bolan et l'inspecteur avait cru bon de venir sur place. Il avait beaucoup entendu parler de Mack Bolan et il voulait voir de ses propres yeux les dégâts dont celui-ci était capable.

Kenneth Trantham avait quarante-sept ans et vingt-cinq ans de service. Il avait vu bien des criminels au cours de sa carrière mais il n'avait jamais connu de truand ayant une certaine envergure humaine. Ce n'étaient en général que des petites frappes qui agissaient dans l'ombre parce qu'ils n'avaient pas le courage de réussir autrement.

Kenneth Trantham connaissait bien ces petites frappes, il avait grandi dans la banlieue sud de Boston où appartenir à une bande signifiait la survie physique.

Il avait fait partie des bandes mais il avait eu l'intelligence et le courage de s'en sortir il y a vingt-cinq ans. D'autres ne s'en étaient jamais sortis, ceux-là l'inspecteur les connaissait aussi. Ils avaient peur, et plus ils avaient la trouille, plus ils devenaient vicieux.

Mais en entrant dans l'enceinte du *Shot 'n' Feathers,* Trantham eut une impression curieuse au creux du ventre. Il réprima un frisson, passa à côté de l'épave grillée sous le portail, accrocha un assistant du sheriff du comté de Middlesex et lui envoya une rafale d'ordres.

— Faites dégager cette entrée. Et faites brancher des arcs. Mais photographiez la voiture avant de la bouger.

L'assistant toucha sa casquette et partit au trot.

Les deux hommes qui avaient accompagné Trantham se rapprochèrent doucement et regardèrent les décombres fumants du champ de bataille. Tous deux venaient d'arriver à Boston, l'un venant de la Floride, l'autre de la Californie. Le premier se nommait Bob

Wilson et était lieutenant détective à Miami, le second, Tim Braddock et il était capitaine dans les forces de police de Los Angeles. Tous deux avaient connu l'Exécuteur au cours de ses précédentes batailles et ils étaient venus à Boston comme conseillers.

Trantham se tourna vers eux.

— Vous avez déjà vu une chose pareille ?

Braddock acquiesça lentement.

— Hélas, oui.

— C'est du Bolan à l'état pur, annonça l'homme de Miami.

— Donc sa réputation n'est pas exagérée, dit Trantham.

— Il n'y a aucun besoin d'exagérer les coups de Bolan, répondit Braddock.

Les trois policiers marchèrent dans le parc pendant quelques minutes, examinant des déchets, prenant garde de ne pas les déranger et finalement Trantham lança :

— Je n'arrive pas à croire que c'est l'œuvre d'un seul homme. Je ne peux pas l'accepter.

— Il faudra pourtant vous y faire, annonça le capitaine de Los Angeles. Ce type est une armée à lui tout seul, Trantham. Je l'observe depuis ses débuts. Il est venu chez moi pour sa seconde bataille. Croyez-moi… c'est un phénomène. Comment il a survécu jusqu'à présent est un mystère pour moi. Il arrive en coup de vent, se conduit comme un sauvage sans aucun égard pour les chances qui sont contre lui, puis repart.

— Un personnage de bande dessinée quoi, fit cyniquement Trantham.

— Pas du tout, observa sèchement Braddock. Mack Bolan n'a rien d'un comique, croyez-le.

Bob Wilson venait de s'éloigner, il était allé se placer dans le virage de l'allée.

Trantham se rapprocha de lui.

— À votre avis, lieutenant, comment a-t-il pu poser des bombes dans toutes ces voitures ?

— Ce n'étaient pas des bombes, répondit Wilson. Lorsqu'on aura recueilli les morceaux, je crois qu'on trouvera dans les épaves des voitures et dans les corps des victimes des éclats d'obus. Vous remarquerez qu'il n'y a aucune trace d'explosion sous les véhicules.

Non, je pense qu'il s'agit d'un assaut d'artilleur. Un petit mortier de campagne sans doute.

— C'est presque sûr, gronda Braddock. C'est un combattant pas un terroriste. Il s'est probablement montré avant de les canarder en lobant ses obus.

Trantham poussa un soupir.

— On en arriverait presque à l'admirer…

Les deux autres flics échangèrent un regard de connivence.

— Oui, bien sûr, fit Braddock. C'est un personnage romantique, on ne peut pas le nier.

Il renifla.

— Une fois il m'a même sauvé la vie, ça je ne l'oublierai jamais. Mais il faut tout de même l'arrêter d'une manière ou d'une autre.

— On l'aura à Boston, répondit doucement Trantham, les lèvres serrées.

Un policier en civil du bureau du sheriff s'approcha du groupe. Il portait une lampe de poche dont la lueur se reflétait curieusement sur ses traits déformés. Il reconnut Trantham et se dirigea vers lui.

— Je suis heureux que vous soyez venu, inspecteur, dit-il calmement. Cet endroit est un véritable champ de bataille. Y a des morts partout. J'en ai déjà trouvé vingt-deux et je n'en vois pas la fin.

— Y en a-t-il que vous reconnaissez ? demanda doucement Trantham.

— Presque tous, répondit l'assistant du sheriff. Le *Middlesex Combination* au quasi-complet. On dirait qu'il les a surpris et qu'il les a rétamés en masse.

— Ouais, gronda Trantham. On vient de regarder les bagnoles.

— Naturellement il faudra identifier ces occupants-là grâce à leurs empreintes digitales.

— S'il en reste suffisamment. Heu… Harley… connaissez-vous ces messieurs ? Voici le capitaine Braddock de Los Angeles et le lieutenant Wilson de Miami. Le détective Harley Langston du comté de Middlesex.

Les deux policiers tendirent la main à Langston puis Trantham lui demanda :

— J'ai demandé à un de vos hommes en uniforme de faire brancher des arcs, voulez-vous leur demander de se presser un peu ?

L’assistant agita la tête mais hésita puis posa directement une question au policier de Los Angeles.

— C’est vous qui avez dirigé la première chasse à Bolan en Californie ?

Braddock poussa un soupir.

— Ne m’en parlez pas, Harley, c’est un mauvais souvenir.

— Les hommes de Braddock ont failli avoir Bolan. Ils s’en sont approchés davantage que quiconque par la suite, déclara Trantham.

Langston acquiesça comme s’il était déjà au courant de ce fait. Il continuait à fixer Braddock.

— J’ai établi un petit dossier sur Bolan, dit-il sérieusement. Je suis allé à Pittsfield après le massacre de la famille de Sergio Frenchi et j’ai tenté de reconstruire toute son action. Plus tard, lorsqu’il passait par chez vous, j’ai cru pouvoir établir une espèce de *modus operandi* mais ce type ne semble jamais agir de la même façon.

— C’est effectivement un de nos problèmes, avoua Braddock.

— Eh bien, j’ai suivi ses campagnes comme un fan. Je crois l’avoir saisi maintenant, et je crois savoir comment il procédera à Boston. J’aimerais vous en parler plus longuement, connaître votre opinion.

— Volontiers, Harley, murmura Braddock. Quand vous voudrez.

— Je tiens à être présent aussi, annonça le flic de Boston.

— Bon, je reviens tout de suite.

L’assistant partit faire sa commission et Wilson dit :

— Etablir une espèce de routine est une chose, comprendre Bolan en est une autre.

Braddock poussa un grognement affirmatif.

— Vous êtes ici pour nous conseiller, messieurs, leur dit Trantham. Pas pour nous décourager.

— Moi, je suis venu pour prendre Mack Bolan, déclara lentement Braddock.

— Moi aussi, ajouta Wilson. Ce type embarrasse tout le pays. Il est la honte de la police sur une échelle nationale.

— Cela se terminera à Boston, déclara Trantham. Bolan est originaire de chez nous… ou presque. Nous savons ce qu’il convient de faire à Mack Bolan.

Braddock et Wilson échangèrent un sourire ironique.

Ils avaient trop entendu de phrases similaires. Pourtant Mack Bolan était encore en liberté et il blitzait de plus belle, sans se lasser, sans répit. Boston allait en prendre un drôle de coup avec Mack Bolan, se dit Tim Braddock.

Et il savait de quoi il parlait. Il avait vu Bolan de près et, au fond de son cœur, il était un fervent supporter du tueur cinglé. Au diable l'embarras national, au diable la fierté des policiers américains.

La honte réelle n'était pas que Bolan soit encore en liberté mais que ce soit lui qui fasse le travail qu'auraient dû faire les policiers.

Et pourtant les policiers allaient l'abattre.

L'organisation avait enfin rencontré un homme qu'elle ne pouvait ni descendre ni acheter, et le mec la démolissait.

Mais les policiers devaient le supprimer. Quelle belle logique.

CHAPITRE VII

Lentement, péniblement elle revenait à elle. Un brouillard lui voilait les yeux et elle était mal.

Son crâne était endolori, sa langue gonflée l'étouffait petit à petit et elle avait la nausée.

Il faisait noir et humide, un froid pénétrant la glaçait. Ailleurs on parlait et elle entendait le son d'une télévision mais elle ne pouvait pas voir d'où ça venait.

Elle avait les membres engourdis ou paralysés. Paralysés, se dit-elle, en se souvenant.

Elle était couchée sur le côté, la joue posée sur le sol froid et elle était recouverte d'une espèce de bâche puante.

Elle entendit un faible gémissement derrière elle. C'était Johnny bien sûr.

Il était lié comme elle et lui tournait le dos. Elle essaya de parler malgré sa langue épaissie.

— Tu es réveillé ?

Il poussa un autre gémissement et lutta sans conviction contre ses liens. Puis il répondit d'une voix étranglée.

— Val ?

— Ça va, fit-elle en réprimant une envie de vomir. Ils nous ont attachés, c'est tout.

Lorsqu'il reprit, sa voix était redevenue plus ferme, la version juvénile de celle de Mack Bolan.

— Ne t'inquiète pas. Mack doit être au courant maintenant, il nous retrouvera. Oh dis donc, j'ai la tête comme une ruche !

Elle se souvint des seringues.

— Ils nous ont drogués, dit-elle au jeune homme. Tu as la gueule de bois.

— J'suis pas près d'y prendre goût en tout cas, fit-il avec un semblant d'humour.

— Ne parle pas si fort, ils vont nous entendre.

— Où sont-ils ?

— Je ne sais pas, pas loin.

— Ça pue, dit-il un instant plus tard. On dirait du poisson pourri.

C'était bien l'odeur dont il s'agissait. Elle renifla rapidement la bâche puis détourna le nez.

— Je crois que nous sommes dans un marché aux poissons ou dans une conserverie, observa-t-elle. On nous a recouverts d'une bâche.

Le jeune homme poussa un petit râle de dégoût puis demanda :

— C'est une télé que j'entends ?

— Oui, dans une autre pièce. Johnny… tu te sens bien ?

— Pas trop mal. J'ai des fourmis dans les jambes. Dis, Val, t'inquiète pas, dis-toi que Mack va arriver. Pense à ça.

Evidemment elle y pensait mais elle n'allait pas dire quoi que ce soit pour décourager les espérances du garçon. Valentina Querente savait bien pourquoi on les avait enlevés.

Comme appât pour attirer Mack Bolan. Et il finirait par venir mais il trouverait la mort. D'abord la sienne et ensuite Val et Johnny y passeraient à leur tour.

Cette situation était-elle réelle ?

Hélas, oui. Elle s'y était attendue depuis le commencement, depuis le début de ce cauchemar lorsqu'elle était tombée amoureuse de l'Exécuteur. Et elle allait en mourir… ainsi que Johnny. Au nom de quelle folie ? Ils allaient mourir de toute façon, alors pourquoi entraîner Mack dans la mort avec eux ? Il fallait espérer qu'il ne viendrait pas.

Mais elle lui dit :

— Je sais qu'il nous trouvera, n'aie pas peur.

Mais elle avait si peur elle-même qu'elle se dit qu'elle manquait nettement de courage.

Une porte s'entrouvrit alors et une lumière feutrée tomba sur ses yeux.

Elle entendit plus clairement la télé.

Elle entendit se rapprocher des pas qui résonnaient dans son oreille collée au sol.

Une autre lumière se fit et une ombre floue se pencha sur elle. On écarta la bâche malodorante et elle vit le visage d'un homme.

Il n'était ni beau ni laid et ses traits n'étaient pas cruels. Il avait environ la trentaine.

Puis un second visage apparut derrière le premier. Celui-ci était maléfique. L'homme avait besoin de se raser et sa bouche présentait un rictus méchant. Il la violait du regard. Il avait la quarantaine.

Les deux hommes portaient un costume élégant mais froissé comme s'ils n'avaient pu se changer depuis un certain temps. Elle scruta leurs visages pour les reconnaître si un jour l'occasion se présentait.

Le jeune se rapprocha davantage.

— Ils s'en sortent.

— J'ai bien dit que je les avais entendus, annonça l'autre avec orgueil.

— Elle a les pieds gonflés, George. Tu lui as trop serré la corde.

L'autre émit un rire cruel et répliqua :

— Dommage !

Il rit de nouveau.

— Mais on les a mis dans le mauvais sens, fit-il. On devrait les foutre à poil et les coller ventre à ventre. Ça pourrait être amusant une fois qu'ils reviendraient à eux.

Le jeune rit brièvement aussi.

— C'est qu'un gosse, George. Il ne saurait pas quoi faire.

— Si, il a l'âge qu'il faut, il pigerait vite. Dis !... petit. Tu veux que je te rende service ?

Johnny resta immobile, feignant l'évanouissement. Val avait des relents de nausée. Elle espérait que Johnny s'était réellement évanoui.

Des mains parcouraient son corps et elle entendit la voix du plus âgé.

— C'est pas mal, ça. J'vais peut-être lui montrer comment faire, au gosse.

— Laisse tomber, coupa l'autre. Skip a dit de ne pas les toucher, alors pas touche ! On verra après quand il nous le dira.

Le mauvais gloussa.

— Souviens-toi que je la saute d'abord.

— Tu verras bien s'il reste de quoi bander, marmonna le jeune en s'agenouillant près de Val.

Il sortit une seringue.

— Je vous en prie, articula-t-elle péniblement. Ne me droguez plus, je vous promets de me taire.

L'aîné poussa un grognement.

— Putain, c'qu'elle m'excite avec cette voix, Angelo !

— Ferme-la ! cracha le dénommé Angelo.

Il examinait la jeune femme, retroussant une paupière comme le ferait un médecin.

— Je vous en supplie… murmura Val.

Il poussa un soupir.

— D'accord… mais un mot et je te pique. Tu piges ?

— Je pige. Merci.

Il lui caressa distraitement la cuisse puis posa la main sur sa joue.

— T'as froid. Tu veux une couvrante ?

— Pas cette bâche. L'odeur est atroce.

— Qu'est-ce que tu ferais pour une couverture douillette et un bon oreiller, hein ?

Il lui fit une suggestion obscène en riant de son expression effrayée.

Elle avait envie de vomir mais réussit à se retenir douloureusement.

Les deux individus se tordaient de rire.

— Fous-lui un torchon dans la gueule, suggéra George. Elle va gerber.

— Si elle veut coucher dedans, qu'elle le fasse.

— Ouais, mais moi, j'ai pas envie de me coucher dedans.

Johnny perdit alors son sang-froid. Il commença à lutter, à se débattre contre ses liens en murmurant des menaces incohérentes.

Val ne pouvait le voir mais elle imaginait son jeune visage dont les expressions de colère ressemblaient tant à celles de son grand frère Mack.

— Johnny ! s'écria-t-elle. Ça n'a pas d'importance.

Le jeune, Angelo, se pencha par-dessus Val pour frotter rudement le crâne de Johnny.

— Le gosse n'aime pas qu'on parle mal devant sa poule, George, dit-il avec sarcasme. Malin, le gosse, il joue aux endormis.

— Laissez-le tranquille ! cria Val.

— Attendez que mon frère vous retrouve, marmonna Johnny d'une voix pleine de rage et de frustration.

George se laissa tomber à genoux près d'Angelo, s'appuya brutalement sur la cuisse de Val et gifla la tête de Johnny à plusieurs reprises.

— T'aimerais bouffer tes couilles, petit con ? gronda-t-il.

Il lança ensuite une série d'épithètes obscènes, décrivant avec une rare grossièreté les deux captifs tout en continuant à frapper le garçon ligoté.

L'autre homme essayait de le retenir et Val recevait des coups de genou dans l'estomac. Elle sentit le sang couler de sa lèvre fendue et essaya de s'éloigner. Subitement les deux hommes s'étaient relevés et Angelo entraînait George vers la porte en le tirant avec force.

— T'es pas dingue ? hurla Angelo. Skip a dit pas touche ! Pour une fois suis les ordres qu'on t'a donnés !

Val, furieuse et endolorie, avait les yeux pleins de larmes. Puis la lumière s'éteignit, la porte se referma et une fois de plus ils se trouvèrent dans l'obscurité.

Essoufflé, Johnny reprenait son haleine.

— J'suis désolé, Val. J'veux dire pour ce qu'ils t'ont dit. Ça va quand même ?

— Oui, oui, fit-elle d'une voix étranglée.

— Perds pas courage. Mack viendra. Il leur fera payer ce qu'ils ont fait.

C'était effectivement possible.

Tout à coup Valentina Querente avait pris conscience de la valeur du combat de Mack Bolan. Pourtant elle avait été contre ce combat jusqu'alors.

Aucun homme n'avait le droit de prendre la vie d'un autre quelles que soient les raisons. Elle avait confronté Mack avec ce raisonnement. Et il lui avait expliqué qu'il existait des hommes qu'on ne pouvait pas qualifier d'humains, des hommes anthropophages qui suçaient la moelle de la société, des hommes devant lesquels il devait se dresser pour arrêter leur marche.

Elle avait refusé d'admettre son argument.

Non pas par obstination mais parce qu'elle avait été incapable d'imaginer la bassesse des personnages que lui avait décrits Bolan. Aucun homme ne pouvait être aussi cruel, aussi vicieux et l'humanité était un héritage, pas un club auquel appartenaient des êtres supérieurs.

Elle avait rejeté en bloc son raisonnement. Elle avait aimé Mack Bolan, elle l'avait pleuré… mais elle ne l'avait jamais compris.

Mais maintenant elle commençait à comprendre. Elle faisait l'expérience de la terreur, de la dégradation humaine, du dégoût, de la douleur physique et morale.

Valentina Querente et Johnny Bolan n'étaient pas les premiers à se trouver dans une situation comparable. Indiscutablement ils n'étaient pas seuls à subir un traitement indescriptible aux mains de tels individus. Cela arrivait partout, dans chaque état de ce pays qui se disait libre. Et la police avait les mains aussi liées qu'eux en ce moment.

Effectivement Val commençait à comprendre les motifs de Mack Bolan.

Dans un sens il avait lutté depuis le début pour empêcher la sorte d'incarcération que subissaient à présent Val et Johnny, il avait voulu lutter contre les forces du mal qui violaient et détruisaient tout ce qui était bien dans le monde, il essayait de sauvegarder la dignité et la liberté des hommes.

Un vieux dicton de la Seconde Guerre mondiale lui revint à l'esprit : « Je me bats pour que mes enfants aient droit à un monde meilleur. »

Val comprenait enfin son amant guerrier. Il lui avait dit : « L'organisation est un immense vampire accroché à la gorge de ce pays. Je vais essayer de le décrocher même si je dois y laisser la vie. »

Elle avait cru entendre un raisonnement simpliste et voir en Bolan un être primaire qui avait recours à la violence pour répondre à la violence, qui s'était octroyé le droit de vie ou de mort sur les personnes d'une certaine société. De quelle autorité ?

Ligotée, couchée sur un sol humide, le combat de Bolan revêtait maintenant pour elle un sens tout particulier.

Et si par malheur les cannibales emportaient la partie et détruisaient les règles de la communion humaine ?

Bolan avait trouvé une solution qui n'était peut-être pas morale mais qui était sans aucun doute efficace, voire juste. Et cette optique était nettement plus précise au niveau de ceux qui souffraient.

Au nom des droits humains et de la dignité, Mack, retrouve-nous !

CHAPITRE VIII

Books Figarone avait connu l'adversité, le cauchemar et la peur de ne pas survivre. Il avait connu la disgrâce publique, l'humiliation et la hantise de la prison.

Il avait tout connu.

Mais il n'avait rien connu de tel.

Parfois il avait eu l'impression que le destin le traquait comme une bête fauve, que la fatalité pesait lourdement sur lui mais il n'avait jamais envisagé un homme comme celui-ci.

Ce type était la mort elle-même. Dans son regard glacial il n'y avait pas l'ombre d'une chance, ni l'espoir d'une prière.

Il avait une façon de vous envahir et de vous étouffer, il changeait le rythme cardiaque de ses victimes, il leur comprimait les poumons et endiguait le cours de leur sang.

On l'avait bien surnommé. L'Exécuteur. Oui, il était implacable, un justicier qui ne reconnaissait aucune loi supérieure à la sienne.

Pourtant Figarone avait connu des durs, il avait vu agir des types qu'on ne pouvait qualifier que de requins, des cas.

Mais il n'avait jamais connu de Mack Bolan.

Celui-ci n'élevait jamais la voix, ne faisait jamais de menaces, ni ne prononçait une parole déplacée. Il n'en ressentait pas le besoin, il énonçait calmement un fait sans équivoque. Il annonçait la mort.

Depuis plus d'une heure l'avocat de Cambridge contemplait Bolan et il commençait à se faire une nouvelle idée du personnage.

Il en arrivait à se demander comment l'organisation avait survécu aux assauts de cet homme. Evidemment Figarone avait entendu les rumeurs, il avait eu connaissance de la légende de ce Mack Bolan mais ces racontars n'étaient rien. C'était bien plus effrayant de passer une heure en la compagnie de ce type.

D'accord, on avait supprimé indirectement sa famille et il avait tenu à se venger. Quoi de plus naturel ? Ce genre de chose arrivait tout le temps, même entre familles. Mais aucune occasion n'avait produit un Mack Bolan.

C’était un cas, un type qui possédait un je ne sais quoi de plus et pourtant Figarone en avait vu d’autres comme avocat.

Il se tenait devant Figarone, un être à part, différent des hommes que celui-ci avait eu l’occasion de connaître. Et Figarone ne savait pas comment s’en sortir car il n’y avait pas d’issue.

— T’es prêt à laisser tomber, Books ? demanda l’Exécuteur.

Non, certainement pas. Lorsque Books laisserait tomber il commencerait à en mourir. Il vivait déjà en sursis et à chaque instant cet homme pouvait lui balancer un pruneau. Books Figarone ferait tout son possible pour prévenir cet instant.

Il poussa un soupir et essaya de se concentrer sur la liste de numéros de téléphone. Il était près de minuit et il avait déjà téléphoné à presque tous les numéros notés sur le carnet. S’il arrivait au bout de la liste sans succès il y laisserait sa peau.

Il se frotta les yeux et demanda à Bolan :

— Voulez-vous me lire ce numéro ? J’ai les yeux fatigués.

— Tu dois le connaître par cœur. Si tu commences à jouer au plus fin…

— Non, non, déclara rapidement l’avocat. Ce n’est pas ça, j’ai la vue qui baisse, c’est tout. Heu… quel est le nom là ?

— Sicilia, annonça la voix glaciale.

— Ah oui, bien sûr. Harold the Skipper. Je connais le numéro de Skip.

Bolan se tenait devant lui, les jambes écartées, un gigantesque pistolet dans une main, le téléphone dans l’autre.

— Alors, appelle-le.

On avait installé dans la pièce un second poste de télévision pour regarder à la fois les deux chaînes qui couvraient le massacre de Middlesex. Les commentateurs semblaient pavoiser en décrivant les événements et ils se trouvaient sur place.

Dans la pièce on ne soufflait mot.

Le reportage était effarant sur une chaîne comme sur l’autre et les journalistes semblaient exagérer les dégâts si cela était possible mais Harold « the Skipper » Sicilia en doutait sérieusement.

La sonnerie du téléphone retentit brusquement et Marty Corsicana, le bras droit de Sicilia, saisit l’appareil.

Le patron de Chelsea partagea ses regards entre les écrans et le visage de son assistant Corsicana qui gronda :

— Ouais ?

Puis le *caporegime* de Chelsea lança un coup d'œil étonné sur son chef et lui lança l'appareil.

— Une voix d'outre-tombe, expliqua-t-il.

Skipper fixait l'écran d'une télé lorsqu'il colla l'appareil à son oreille.

— Ouais, qui est-ce ?

— Skip, c'est Books Figarone, annonça une voix tendue.

Sicilia posa brusquement les pieds au sol, les yeux toujours rivés sur l'écran.

— On te croyait mort ! s'écria-t-il !

— C'est pour ça que je t'appelle, Skip.

— Ben merde, on se disait tous que tu t'étais fait avoir à Middlesex avec les autres. On t'imaginait à la morgue ! On a arrêté d'appeler chez toi y a une demi-heure ! Où étais-tu ?

— C'est pas important. Ecoute, Skip, je…

— C'est toi qui va écouter ! T'es pas au courant ou quoi ? Ce con de Bolan a fait une descente sur ta baraque ce soir. On en parle à la télévision et tout. On a essayé de se renseigner mais y a pas un gars de là-haut qui veut bien dire un mot. Ce mec a fait sauter la baraque tout entière ! Je vois tout en ce moment sur la chaîne… n'importe quelle chaîne ! Sur toutes ! Il n'y reste plus rien, Books. De la fumée et des ruines. T'as un de ces bols de ne pas y avoir…

— Attends une minute, coupa l'avocat. Justement, je voulais te dire que j'y étais.

— Quoi ?

— Je me trouvais là-haut. Skip, ce type est monstrueux, je ne veux plus jamais avoir à faire face à ça. Il faut l'arrêter.

— Ben… oui. Bien sûr, c'est ce que je dis aussi. Combien s'en sont tirés ?

— Je n'en sais rien. C'était un enfer, Skip, un véritable enfer ! Ce type est encore pire que ce qu'on nous avait dit.

— Ouais, je…

— Quelqu'un a fait une drôle d'erreur, Skip.

— Je vois ce que tu veux dire.

— Ecoute, faut arrêter cette affaire. Ce Bolan est marteau, il est comme un fou.

— J'avais cru comprendre.

— Celui qui a monté le coup de l'enlèvement a fait une erreur tout à fait justifiable. C'est compréhensible. Il croyait bien agir et c'était une idée merveilleuse. Et tout se serait bien passé sans une petite anicroche. Bolan ne joue pas. Il ne payera pas la rançon. Et notre bonhomme se trouve dans un drôle de pétrin. Personne ne veut de sa marchandise. Al 88 est furieux, la *Commissione* est furieuse, les flics sont furieux. Et pire encore, Bolan est *fou* furieux.

— Pourquoi me dis-tu tout ça, Books ? demanda prudemment le chef de Chelsea.

— Parce que je veux faire cesser cette histoire, Skip. Si c'est toi l'ingénieur, je veux te donner un coup de main.

— Qu'est-ce qui te fait croire que ça pourrait être moi ?

— Je ne crois rien, je dis « si ».

Un long soupir se fit entendre.

— Disons « si ». Si je suis le gars en question, comment est-ce que je dois m'en sortir ?

— Mais bon sang, relâche-les !

— D'accord, maître, mais ça me paraît un peu con, non ? Tu me donnes des conseils un peu bidons, tu ne trouves pas ? Ils pourraient me dénoncer. T'as pas oublié la peine pour kidnapping, j'espère ?

— On pourrait s'arranger, Skip, et tu le sais très bien. C'est le moindre de nos soucis. Mais quant à notre ingénieur, la ville tout entière pourrait lui sauter à la gueule !

— C'est bien l'impression que je commence à avoir, répondit Sicilia d'une voix inquiète.

Il fut silencieux un moment puis continua :

— Eh bien, si c'était moi, je crois que je leur ferais enfiler un pardessus en ciment et je les balancerais à la mer. Si c'était moi, je veux dire.

— Non ! Surtout pas, ça ne ferait qu'empirer les choses, Skip. L'ingénieur ne doit en aucun cas faire du mal à ces gens. Crois-moi, c'est un bon conseil. Il doit les relâcher en bonne santé.

— Bon, ben… écoute, Books, c'est gentil à toi de penser à moi comme ça. Ainsi que l'autre… l'ingénieur. Si jamais je le rencontre, je

lui dirai tout ce que tu essayes de faire.

— Skip. C'est toi l'ingénieur ?

— Hé ! Qu'est-ce que c'est ? Ce ne sont pas des façons…

— Skip, c'est pas le moment de jouer au plus fin. Si c'est toi qui tiens ces gens, t'es dans la merde jusqu'aux chevilles et t'es tombé dedans la tête la première ! Toute l'organisation va en vouloir à ta peau. Al 88 a déjà convoqué une équipe de torpilles. On m'a dit qu'ils ont siégé à New York toute la soirée et ils sont dans tous leurs états. Ils ont peut-être déjà établi un contrat sur l'ingénieur en question parce qu'ils sont vachement nerveux. Et en plus y a ce con de Bolan qui fait des ravages. Si la moindre chose arrive à ces deux personnes il fera sûrement sauter la ville tout entière. Je sais que tu ne t'en sortirais jamais, Skip, même si ce n'était pas Bolan qui te coinçait.

Sicilia se tamponnait le front d'un mouchoir.

— Qu'est-ce que je devrais faire alors ?

— C'est toi qui les tiens, Skip ?

Le chef de Chelsea contemplait sa télé d'un œil morose. Il voyait des ruines éclaboussées de sang. Il soupira avec lassitude.

— Ouais, c'est moi.

— Où ?

— T'inquiète pas de ça. Ils sont à l'abri. La seule chose qui me préoccupe c'est ce que je dois en faire.

L'avocat reprit alors la direction de la conversation. Il avait la voix sûre et autoritaire de nouveau.

— Laisse-moi m'en occuper à ta place. Où est-ce que je peux te retrouver ?

— Je suis chez moi, Books, répondit Sicilia d'un air indécis. Mais pourquoi t'en mêler ? Pourquoi poser la tête sur le billot près de la mienne ?

— Toutes nos têtes s'y trouvent déjà ! Hélas ! Je tiens seulement à éloigner ce dingue et je saurai comment m'y prendre. Maintenant où nous retrouvons-nous ? Tu sais ce que je veux dire, où sont-ils ?

— Tu viens seul ?

— Toi, tu ne me fais pas confiance, Skip ? Je n'en reviens pas…

— Qu'est-ce qui me prouve que tu ne vas pas te ramener avec Al 88 ?

— Je te le jure sur mon vœu *d'omerta,* Skip. Réfléchis un peu. Tu as déjà avoué que tu les tenais. Si j'avais l'intention de te donner, tu crois que je risquerais ma peau à venir te voir ?

— Tu connais l'endroit où se trouve mon bateau ?

La voix de l'avocat se tendit légèrement.

— Près de Rockport. C'est là ?

— Tout près. Dis, tu peux me retrouver sur la jetée rouge de Rockport vers 2 heures ?

— Je crois pouvoir y arriver. La jetée rouge à Rockport, à 2 heures.

— Ouais. Viens seul.

— Tu sais bien que je ne me déplace jamais complètement seul, c'est pas prudent.

— Ouais, bon, d'accord. Un ou deux mecs à toi ça va.

— J'y serai.

L'avocat raccrocha. Sicilia en fit de même d'un geste lent puis se tourna vers Corsicana et lui sourit jaune.

— J'suis peut-être con, dit-il à son lieutenant.

— J'sais pas. Books s'est toujours montré plutôt régulier, remarqua Corsicana. Qu'est-ce qu'il compte faire ?

— Il dit qu'il faut écraser l'affaire, que toute l'organisation est en fureur, qu'Al 88 en veut à ma vie. C'était pas la peine de remuer le couteau dans la plaie, je m'en doutais déjà.

— Alors, ça ne change rien, fit Corsicana.

— Peut-être pas. On a quelques heures pour y réfléchir en tout cas.

— Pour quoi faire ? J'croyais que tu avais déjà décidé que ça avait tourné au vinaigre.

— Ouais, mais je ne tiens pas à aggraver mon cas.

— Moi, j'suis toujours convaincu qu'on aurait mieux fait de les balancer dans *Sandy Bay,* murmura Corsicana.

— On le fera peut-être encore. Mais…

— Mais quoi ?

— Ça ne serait pas une solution. Ce fumier continuerait à me rechercher. Tant qu'ils sont planqués, rien n'est décidé. Et la situation pourrait se retourner une fois de plus.

— Comment ça ?

— J’en sais rien, moi. Mais comme a dit Books, c’était une idée merveilleuse. Merveilleuse. Et j’suis pas encore persuadé qu’il faille laisser tomber. Peut-être on pourrait…

— Ouais, patron, quoi ?

— Heu… t’occupe pas. On a deux heures. Téléphone à Angelo et dis-lui qu’on arrive. Tout de suite. Puis fais préparer deux caisses. Moi, je réfléchirai sur le chemin de Rockport. Tu sais, Marty, je hais ce Bolan et ça me bouleverse de le voir emporter la partie.

— Je sais ce que tu ressens, patron.

— Je ne m’y fais pas à le laisser faire. Je n’y arriverai pas.

— Tu ne peux pas non plus t’attaquer au monde entier, Skip.

— Non, t’as raison.

— Alors à quoi penses-tu ? demanda le lieutenant.

— Je ne pense pas. Je pèse le pour et le contre. Ecoute, ferme-la et laisse-moi réfléchir. Et puis t’as des choses à faire.

Corsicana agita la tête puis se dirigea vers le téléphone. Il appela Angelo, ensuite il fit préparer deux voitures et y monter deux équipes de tireurs.

Corsicana n’éprouvait pas le besoin de réfléchir, il savait d’ores et déjà que son patron se trouvait dans la merde et que ce qu’il avait de mieux à faire était de foutre à la mer les deux prisonniers.

Et Harold the Skipper aurait dû le savoir.

Ce qu’il ne fallait pas c’était se laisser prendre avec les preuves à la main. Mais le patron s’en rendrait compte au cours du voyage jusqu’à Rockport.

Il fallait se débarrasser des otages.

CHAPITRE IX

Bolan n'était pas venu à Rockport depuis son enfance lorsqu'il y avait passé un weekend avec ses parents et la petite ville n'avait guère changé à l'exception d'un motel ici et là et de quelques boutiques rénovées. Le village, dont les origines remontent au début du dix-huitième siècle, est peuplé de pêcheurs, d'artistes et de marchands à longueur d'année. En revanche l'été une foule de touristes débarque pour la durée de la belle saison.

D'après ses renseignements il n'y avait aucune activité de la Mafia à Rockport mais Bolan savait qu'Harold « the Skipper » Sicilia y possédait une maison de campagne près de Pigeon Cove et qu'il s'y était passé des choses dont on ne parlait pas dans les brochures touristiques.

Le patron de Chelsea avait été avant la Seconde Guerre mondiale le propriétaire d'un service de bateaux de pêche et il avait même tenté à cette époque de soumettre l'ensemble des pêcheurs de la région. Il avait essuyé un échec.

Mais peu après la guerre il avait passé un accord avec les chefs de la Mafia à Boston et il se chargeait de les débarrasser des cadavres encombrants qui étaient les résultats de l'incessante guerre entre les gangs italiens et irlandais. Bientôt on raconta qu'il flanquait plus de macchabées à l'eau que la U.S. Navy.

Lors d'une enquête du Congrès américain au début des années cinquante un témoin avait remarqué : « Il y a plus de ciment au fond de Sandy Bay que de sable. »

On n'avait jamais dragué la baie mais tout le monde savait qu'Harold Sicilia avait pris du poids dans le monde criminel grâce à ses dépôts marins. Plus tard il avait agrandi son champ d'action avec un service de tueurs, ainsi le cycle se complétait. Par la suite il avait eu le monopole des assassinats de Boston et des environs.

Après la mort de Bobo Binaca, Sicilia s'était emparé de Chelsea et s'était proclamé maître de tout ce qui s'y passait.

Nul ne s'y était opposé.

Mais il y avait quantité de chefs des environs de Boston qui avaient mis le pêcheur de Rockport au défi d'envahir leurs territoires.

C'était peut-être cette situation qui avait contribué aux récentes guerres qui eurent lieu dans le Massachusetts car Sicilia avait tenté de reprendre de fait la place laissée vacante par Binaca.

En haut lieu on s'opposait à cette idée.

Le conseil national des capos ne voulait pas entendre parler de Sicilia. C'était un bon organisateur, d'accord, mais il fallait qu'il soit contrôlé par un homme d'envergure. Ce ne serait jamais un capo.

La *Commissione* avait chargé Al 88, dont l'identité était restée inconnue, de reprendre en main la situation et lui avait fourni un complément d'assassins au moins égale à celle de Sicilia.

Ensuite la guerre de Boston avait repris de plus belle – mais jamais entre Sicilia et la *Commissione* – ça ne se faisait pas. Les vieillards du conseil croyaient à la finesse. Ils n'auraient jamais ouvertement défié un adversaire car il aurait pu sortir vainqueur de la mêlée et ils auraient eu l'air stupide. Donc on avait mené avec beaucoup de précautions la campagne anti-Sicilia.

Sicilia s'était un peu soumis. Al 88 avait repris le contrôle de Boston avec une poigne de fer et un semblant de paix était revenu, des liens politiques avaient été renoués, des rapports avec la police repris. Harold the Skipper avait attendu dans le calme une nouvelle opportunité.

Il avait envoyé son épouse en Europe, et il avait mis son fils unique en pension loin des explosions de la ville puis il avait rassemblé ses forces autour de lui comme un bouclier en attendant la chance.

Sicilia n'était pas particulièrement intelligent mais il était malin et astucieux. Il avait la nature et les instincts d'un survivant. Si toutefois les capos ne l'admiraient pas, ils le tenaient pour un homme fort. Eux aussi attendaient une occasion.

Ainsi The Skipper ne grandirait pas, il devrait se contenter de la position dont il jouissait sans jamais aspirer à la grandeur.

Bolan avait appris la plupart de ces détails par la bouche de Books Figarone durant le trajet d'une heure et demie jusqu'à Rockport. Il avait également appris que plusieurs chefs, et même Al 88, avaient déjà soupçonné Sicilia d'avoir fait le coup.

Mais on avait eu des doutes. Est-ce que Sicilia avait assez de classe pour emporter une telle victoire sur l'homme que toute la Mafia redoutait, Mack Bolan ? On en était arrivé à conclure que non, Sicilia n'était pas l'ingénieur du rapt. Une enquête discrètement menée avait confirmé ces conclusions et même Al 88 ne tenait pas à pousser plus loin ses recherches sans la moindre preuve.

Quant à Figarone, il avait souvent servi d'arbitre entre Sicilia et les autres chefs de Boston. Il avait tenu le rôle de *consigliere,* de conseiller, pendant toutes les guerres à Boston. C'était pour cela, avait-il expliqué à Bolan, que Skip avait fini par tout lui avouer et accepter son aide.

Mais Bolan n'était pas convaincu qu'Harold the Skipper avait accepté quoi que ce soit. Il ressemblait trop aux autres petites frappes qui avaient réussi.

Ces types n'étaient pas surdoués, non – il y en avait qui étaient franchement cons – mais ils avaient surmonté les difficultés de la jungle criminelle et pour y arriver il fallait plus que de la chance. Ces hommes-là vivaient avec d'autres règles, comme des animaux ils prenaient ce qu'ils voulaient sans le moindre égard pour autrui.

C'étaient des prédateurs d'une espèce extrêmement dangereuse.

Figarone représentait une autre catégorie de mafiosi, celle qui calculait, qui réfléchissait froidement à la survie. Un homme comme Figarone observerait la situation, pèserait le pour et le contre puis établirait un plan d'action, un semblant d'idées rationnelles.

Figarone n'avait jamais fait partie des petites bandes de la rue, il avait grandi dans les beaux quartiers, il avait joui d'une excellente éducation et d'un bon entourage. Il se conduisait donc, en apparence, comme un bon citoyen.

Il n'avait sûrement jamais tiré sur un autre être humain. Il avait les mains « propres », il n'y avait que son âme qui était souillée par d'innombrables méfaits.

Des deux types d'hommes, Bolan pensait que Figarone était sans doute le plus dangereux pour la société. Pas en combat armé bien entendu. Ce genre perdait vite courage et battait en retraite en cas de violence, n'ayant jamais appris à se battre à mains nues.

Harold the Skipper agirait autrement. Il s'accrocherait jusqu'à sa dernière goutte de sang et se défendrait jusqu'à la dernière seconde.

Il avait l'instinct d'un fauve.

Non, Bolan n'était pas persuadé qu'il avait « accepté ».

Et son sang se glaçait chaque fois qu'il imaginait Val et Johnny aux mains d'un tel personnage. Il n'avait jamais connu une telle détermination, une telle volonté et il était plus qu'angoissé à la pensée des événements.

La banquette arrière de la voiture était chargée d'un minuscule arsenal. Hélas il n'avait pas eu le temps de faire transporter son chariot de guerre, une Ford Econoline, une petite camionnette équipée de toutes ses armes habituelles.

Il n'était pas satisfait non plus des armes qu'il avait pu rassembler à Boston en si peu de temps.

Il y avait un sac de grenades, quelques bombes incendiaires, deux boîtes d'explosifs sûrement vétustes et sept cents grammes de plastic.

Il s'était servi de tous ses obus au *Shot 'n' Feathers* et y avait abandonné le petit mortier.

Mais il avait toujours son Beretta et l'immense Auto-Mag, une grosse mitraillette et un PM plus petit et plein de munitions.

Pas plus, il faudrait que cela suffise.

Peut-être n'en aurait-il pas besoin.

Peut-être aussi la neige ne tombait-elle pas en hiver.

Bolan savait bien qu'il aurait besoin de chaque balle qu'il pourrait obtenir et davantage encore.

Harold the Skipper n'était pas le genre d'homme à abandonner après un brin de causette.

Bolan ne pouvait qu'espérer que Val et Johnny s'en sortiraient sains et saufs.

Mais il avait les tripes nouées et il connaissait bien cette impression.

La mort rôdait dans les environs, l'enfer ouvrait sa gueule béante.

Bolan s'y connaissait, il était lui aussi un prédateur de la jungle qui réagissait par instinct.

CHAPITRE X

Bolan était au volant, Figarone se trouvait à ses côtés, les yeux fixés sur la route. Depuis trente minutes ils ne s'étaient pas dit deux mots. Bolan avait soutiré au mafioso tous les renseignements que celui-ci pouvait lui fournir et avait ensuite sombré dans un total silence.

Il revoyait les événements des vingt-quatre heures qu'il venait de passer et calculait comment s'en servir, cherchant un plan d'attaque. Il n'y avait pas plusieurs solutions, hélas… aller de l'avant et frapper l'ennemi lui paraissait la seule qui soit valable mais avec plus de précautions qu'à l'accoutumée. L'enjeu était nettement plus important.

Il ne pouvait se résigner à laisser une tierce personne s'occuper de la sécurité de Val et de Johnny. Ce n'était pas que Bolan pensait être seul capable de sauver la situation mais il était tout aussi convaincu que nul autre n'y mettrait autant de cœur.

Si Sicilia avait l'intention de jouer au plus fin – et Bolan établissait son plan avec cette éventualité comme étant un fait – il ne pouvait lui laisser une seule ouverture.

Il faudrait agir avec une extrême rapidité… et tenir le carré d'as.

Et il en avait l'intention.

Le ciel était plein de nuages épais, complètement obscurci, et un vent brutal arrivait par rafales de la mer. Plus loin, pensait Bolan, le vent devait soulever l'écume et rabattre l'eau de mer sur les rochers de la côte.

Il avait enfilé sur la combinaison noire un manteau et portait un chapeau dont le bord était rabattu sur ses yeux. Il portait également des verres teintés. Il pouvait passer, pendant quelques instants, pour l'un des hommes de main de Figarone.

Il ne réclamait pas plus que quelques secondes.

C'était plus qu'il ne lui faudrait pour enfoncer le Beretta dans le cou de Sicilia et lui proposer un échange ou la mort. Harold the Skipper comprendrait aisément ce type d'argument.

C’était tout son plan… aussi simple que cela. Etant donné les circonstances, plus c’était simple, plus cela avait des chances de marcher.

Cependant les choses n’allaient pas se dérouler ainsi.

Ils avaient emprunté la route 128 jusqu’à Gloucester puis la 127 qui traversait Rockport.

Il était une heure et demie, ils étaient arrivés au rendez-vous avec une demi-heure d’avance comme l’avait voulu Bolan. À cette heure tardive le petit village était bien endormi. Ils ne croisèrent pas une seule voiture en roulant jusqu’à Dock Square. Quelques rares fenêtres étaient encore illuminées mais nul signe de vie. Les lampadaires lançaient une sourde et changeante lueur dans les rues humides.

Bolan traversa le square, prit Granite Street et longea cette voie qui bordait le rivage. Quittant l’agglomération, il fit demi-tour plus loin dans le parking d’un motel fermé pour la saison puis revint vers le village, roulant lentement jusqu’à South Street, surveillant tout son entourage.

Lorsqu’ils s’approchèrent de la célèbre jetée rouge, Bolan reconnaissait assez bien le village et ses ruelles torturées, cet éventuel champ de bataille.

Il était 1 h 40.

— J’peux allumer un cigare ? demanda Figarone d’une voix brusque.

— Fais comme si tu étais seul et tranquille, lui répondit Bolan.

L’avocat alluma lentement le cigare.

— Vous avez l’intention de me dire ce que vous allez faire ?

— J’vais enlever The Skipper, ensuite j’échangerai sa vie contre les leurs.

— Tuez-le après, gronda Figarone. Les autres aussi… Tous ses hommes, sinon notre marché n’aura aucune valeur.

— Quel marché ? grogna Bolan.

L’avocat mâchonna furieusement son cigare.

— Vous m’avez laissé entendre certaines possibilités. J’attends que vous teniez parole.

— Je ne t’ai rien laissé entendre. Je t’ai dit que je te laisserais vivre. Je te laisse la vie, Books. Mais ne t’attends pas à ce que je te

prenne en charge ma vie durant.

— Je n'ai pas besoin de ça, marmonna l'avocat. J'ai seulement besoin de quelques secondes supplémentaires de ce gros canon dont vous vous servez si facilement.

— Je ne suis pas un tueur à gages, répondit sèchement Bolan. Et je vis une seconde à la fois. Tu devrais en faire autant.

— C'est une drôle d'attitude, se plaignit Figarone. Moi, je me suis mis dans un pétrin insensé pour vous aider…

— Ferme-la, ordonna l'Exécuteur d'une voix glacée. Tu t'es mis dans le pétrin y a vingt ans et ne commence pas à me dire que je te dois quelque chose. Je n'arrête pas de me rappeler qu'il ne faut pas que je te descende, alors n'insiste pas.

— Bon, bon, fit l'avocat d'une voix soumise.

— N'essaie pas de pousser pendant les vingt prochaines minutes, je pourrais changer d'avis.

Le patron de Cambridge choisit de ne pas répondre à cette suggestion. Il consulta sa montre.

— Mais qu'est-ce qu'il fout ? Il n'habite qu'à une heure d'ici. Je me demande ce qu'il fait.

— Reparle-moi de cet endroit près de Pigeon Cove.

— Eh bien, ce n'est qu'une hutte pour l'instant. Il y garde son bateau. C'est à environ deux kilomètres. À ce qu'on dit il n'y va plus tellement souvent. Dans le temps c'était un dépôt pour des pêcheurs de homards. Skip l'a reçu en héritage d'un oncle ainsi que son premier bateau. C'est avec ça qu'il a démarré. Je suppose qu'il garde la hutte par sentimentalité.

— Ou pour planquer certaines marchandises, suggéra Bolan.

— C'est possible. À mon avis c'est là où il les a planqués, là ou sur un bateau. Je ne comprends pas pourquoi vous n'y foncez pas.

— Ce n'est pas le moment de foncer, lui répondit d'une voix lasse Bolan. Faut t'en souvenir. Fais gaffe, Books, fais très gaffe.

— Comptez-y, murmura l'avocat.

Tu peux surtout compter que je ne vais pas foncer dans un endroit où Val et Johnny pourraient se trouver dans le champ de tir, se dit Bolan.

Ils attendirent vingt minutes sans parler.

À 2 h 05, Figarone fit une suggestion :

— On devrait peut-être aller là-bas, plus près de la jetée. Ils se sont peut-être arrêtés un peu plus loin et attendent qu'on se manifeste.

— Pas une voiture n'a bougé dans ce village depuis une demi-heure sauf celle-ci, observa doucement Bolan.

— Ils sont peut-être arrivés avant nous.

Poussant un soupir, Bolan mit le contact puis dirigea la voiture jusqu'au lieu du rendez-vous.

Il laissa allumés les phares et le moteur en marche puis lança à l'avocat :

— Fais une prière, maître.

Un froid mordant avait envahi la voiture durant leur attente mais l'avocat transpirait à grosses gouttes.

— Vous ne pouvez pas me tenir pour responsable si ce con ne vient pas, Bolan.

Mais avant que Bolan ait pu lui répondre, une autre voiture se mit bruyamment en marche quelque part dans le village et partit avec un crissement de pneus. La voiture se trouvait au nord, se dit Bolan, sur Granite Street.

Figarone émit un rire nerveux.

— Vous voyez, ils nous attendaient bien. Les voilà.

Oui, ils arrivaient. À vive allure.

Bolan avait baissé sa vitre et dégainé le Beretta lorsqu'il vit arriver les phares de l'autre voiture.

Il fit un appel de phares pour se faire reconnaître.

L'autre véhicule freina brutalement, s'arrêta un peu plus loin. Bolan avait ses grands phares en plein visage, il était presque aveuglé mais il vit s'ouvrir une portière qui se referma aussitôt. Puis la voiture surgit en avant de nouveau, les croisant rapidement.

La voiture passa à toute allure, en accélération maximale, mais Bolan et son compagnon purent entendre un cri narquois.

— Occupe-t'en.

Une seconde éternelle et glaciale s'écoule lentement et Bolan, dont l'esprit s'était momentanément dissocié de son corps, comprit pourquoi la voiture s'était arrêtée et ce qu'il trouverait à cet emplacement. Son cœur battait irrégulièrement.

Il y avait un tas allongé au bord de la route, un monceau inerte que même le vent ne pouvait faire frémir.

Il fit avancer la voiture jusqu'au moment où le monceau se trouva sous les phares, puis il sortit machinalement, les membres lourds et engourdis.

Une odeur de poisson pourri se dégageait des lambeaux à l'intérieur desquels on avait caché quelque chose.

Sachant déjà ce qui se trouvait dans le paquet il s'agenouilla et trancha la corde qui l'entourait.

Ce qu'il y trouva aurait été suffisant pour rendre fou n'importe quel homme.

Il y avait le cadavre décapité d'un adolescent. Il lui manquait les pieds et les mains.

Il n'y avait pas beaucoup de sang. C'était sans doute dû à la manière dont on avait démembré le garçon, une odeur de chair brûlée en attestait. Les moignons du cou, des mains et des pieds étaient noircis, cautérisés.

On l'avait démembré avec une torche à souder.

Collé à ce premier cadavre il y avait un second corps dans un état équivalent.

Celui-ci avait appartenu à une jeune femme et avait subi d'autres dégradations.

On avait complètement brûlé les seins.

À la flamme on avait écrit sur son torse des mots obscènes, son sexe n'était qu'une croûte de cendres.

Bolan se redressa subitement. Un gémissement digne d'une lamentation infernale s'échappa de ses lèvres puis il se dirigea de l'autre côté de la voiture.

Il ouvrit la portière, saisit Figarone puis le poussa jusqu'à l'avant du véhicule.

— Voilà ce qu'il a accepté, annonça-t-il d'une voix de mort. Ils ne sont même pas encore raides.

Figarone ouvrit de grands yeux puis, horrifié, se détourna vivement des victimes de la Mafia.

— Mais, bon Dieu, Bolan ! s'écria-t-il. Vous savez bien que je n'y suis pour rien !

— Mais tu vas leur tenir compagnie, lui annonça une voix d'iceberg. Tu vas attendre ici. Tu fais venir les flics puis tu attends. Si tu ne le fais pas, je viendrai te trouver.

Il faisait déjà le tour de la voiture et montait derrière le volant.

— Mais vous n'allez pas me laisser ici ! cria l'avocat. Comment est-ce que je…

— Reste ! commanda Bolan.

Il enclencha la marche arrière, recula brutalement, fit demi-tour puis lança la voiture vers la route côtière.

Un homme pouvait facilement perdre la majeure partie de son âme en une minute. Soixante secondes, ça n'avait pas duré plus longtemps.

En revanche une voiture ne pouvait pas courir une très longue distance en si peu de temps. Du haut de la falaise Bolan vit au loin, en contrebas, les phares de l'autre voiture qui longeait la route côtière vers Gloucester – et il savait où il pourrait intercepter cette voiture s'il y arrivait à temps.

Il lança la grosse voiture dans la descente en virages et comme il se concentrait sur le pilotage quelque chose à l'intérieur de lui se scinda en deux parties distinctes, la première était morte, la seconde voulait vivre et tuer avec une rage effarante.

Des bruits rauques s'arrachaient de son être et ses yeux se voilaient d'humidité.

Puis dans la pseudo-conscience de son état il se rendit compte qu'il pleurait et qu'une autre voix lui disait :

— C'est bien, parfois un homme doit savoir pleurer.

Mais tout son être réclamait l'assouvissement de la vengeance et la mort des assassins.

Il n'avait presque jamais fait la guerre en état de rage.

Il avait agi avec la méthode des militaires, froidement et sans passion, menant à bien une tâche déplaisante, accomplissant le devoir qu'il s'était imposé car il croyait en voir la nécessité.

Maintenant il allait tuer par rage, il s'en rendait compte mais il s'en foutait.

Ce n'était plus une guerre.

Ce n'était plus une exécution.

Ce n'était plus l'Exécuteur s'acheminant sûrement vers l'ennemi.

C’était Mack Bolan, le frère de Johnny, l’amant de Val, qui fonçait sur les meurtriers des êtres qu’il avait aimés, qui allait les tuer.

C’était peut-être une forme de folie, comme le dédoublement de sa personnalité à cet instant, mais il allait abattre le monstre.

Et pour une fois il allait tuer avec plaisir.

CHAPITRE XI

Tranquille, Angelo Scarpatta dirigea d'une main sûre la grosse voiture à travers la courbe du virage de Cape Ann puis redressa le volant dans la ligne droite qui menait jusqu'à Gloucester.

Convulsé par le rire, George Ignanni se trouvait à ses côtés et se remémorait le coup qu'ils venaient de faire.

— Tu peux te marrer, crétin, gronda Scarpatta. Tu chialeras demain.

Ignanni sécha une larme qui coulait sur sa joue.

— Je n'y peux rien, s'esclaffa-t-il. Je n'arrête pas de penser à la gueule de Books quand il a déballé le paquet.

Effectivement, se dit Scarpatta en se détendant un peu, cela avait dû être drôle.

— Il en a sans doute perdu les pédales, dit-il à son compagnon. Je parie qu'il est encore assis sur le trottoir à dégueuler tripes et boyaux.

Ignanni hurla de plus belle et tenta en vain de répliquer.

Scarpatta émit un petit rire puis ajouta :

— Il avait bien dit qu'il voulait s'en occuper, non ?

Ignanni se tenait le ventre, courbé en deux. De grosses larmes envahissaient son visage.

— Ce pauvre con ! s'écria-t-il. Se trouver face à face avec le *corps du délit !*

Scarpatta se mit à rire aussi puis s'arrêta net.

— Voilà le parcours de golf, annonça-t-il. On quittera bientôt le cap.

— T'as quand même pas la trouille que Books nous ait suivis, non ?

— Non, fit Scarpatta sérieusement. Il doit déjà examiner son code civil pour voir où il en est.

— Arrête ! supplia l'autre. J'vais en crever. J'aurai une crise cardiaque !

— Pas possible. T'as pas de cœur.

— C'est exactement c'qu'a dit la fille ! hurla Ignanni.

En fait Scarpatta ne voyait pas l'humour de la situation. Figarone n'était pas homme à oublier un affront malgré le pouvoir de Harold the Skipper.

Quant au vieux sadique qui se gaussait, Skip lui avait bien dit de se méfier.

— George est un chouette mec, lui avait dit Skip. C'est un tueur hors pair mais il faut le garder à l'œil, Angelo. Surveille-le.

D'accord, George était un chouette tueur mais c'était aussi une andouille. Le travail de cette nuit lui procurerait longtemps une hilarité malsaine, il finirait par en parler. Angelo n'avait pas de regrets mais il craignait la revanche de Figarone. Le con qui se gondolait à ses côtés le mettait mal à l'aise.

Il essaya de n'y plus penser, de se concentrer sur la route. Bass Rocks se dressait devant. Devait-il emprunter la 127 ou remonter jusqu'à la sortie numéro 9 ?

Il se posait encore la question lorsqu'il vit apparaître le croisement; il caressa le frein du pied, prit sa décision et écrasa de nouveau l'accélérateur.

Un instant plus tard une grosse limousine se dressa devant ses phares en plein centre du croisement, tous feux éteints, rangée en travers.

Freinant désespérément, il hurla :

— Attention !

Ignanni se tut, posa ses grosses mains contre le tableau de bord rembourré. La voiture dérapa, les roues bloquées, les pneus glissant sur le macadam. Quelque chose apparut dans la nuit, un être terrifiant dans l'obscurité.

C'était un homme; il se tenait au bord de la route et il était tout vêtu de noir.

Il avait le bras tendu et tenait dans la main le plus gros pistolet qu'Angelo avait jamais vu. Des flammes jaillissaient du canon braqué vers le pare-brise.

Il entendait le tonnerre des coups et se rendait compte que ses phares avaient sauté, que ses pneus avant avaient éclaté et qu'il avait perdu le contrôle de la voiture.

— Fais gaffe, on… s'écria Ignanni.

Ils allaient faire un tonneau. Scarpatta s'agrippa au volant de toutes ses forces pour contre-braquer. Ils passèrent près de l'autre véhicule puis se mirent à virer dans le sens opposé.

Le gros pistolet tonnait toujours, les vitres sautaient vers l'intérieur du compartiment et d'immenses balles s'écrasaient dans la carrosserie avec fracas.

Ignanni poussa un hurlement et se prit la tête dans les mains. Puis la voiture se coucha sur le flanc du côté chauffeur, roula lentement sur elle-même. Ignanni était secoué comme une poupée de son, son corps s'abandonnait au roulis de la voiture.

Scarpatta, attaché par sa ceinture de sécurité, resta immobile derrière le volant tandis que la voiture termina le tonneau et se remit sur ses roues en grinçant.

Miraculeusement ils étaient encore en vie.

George saignait abondamment de sa blessure et de nombreuses coupures qu'il avait reçues au visage. Il se tenait curieusement, l'épaule sans doute cassée. Gémissant, il tâtait son visage.

Scarpatta n'avait aucune blessure mais une partie du moteur était entrée dans le compartiment et lui coinçait les jambes. Il avait une douleur dans la poitrine et pensait s'être buté contre le volant.

Le moteur marchait encore. Mais ils ne roulaient pas, l'avant de la voiture s'était planté dans l'escarpement. Le capot s'était détaché et pendait sur le côté, à moitié arraché. Il y eut une étincelle et Scarpatta eut la présence d'esprit de couper le contact.

Mais il était trop tard, des flammes s'élevaient déjà du moteur.

— George ! fit-il d'une voix chancelante. Je crois que c'était Bolan ! Remets-toi !

George se contentait de pousser des grognements et se tenait la tête. Scarpatta ne parvenait toujours pas à dégager ses jambes. Mais il n'avait rien aux bras et cherchait son arme en parlant.

Une fois de plus il était trop tard.

Le grand mec en noir se tenait près de la fenêtre brisée, le gros pistolet argenté à deux doigts de la tête du mafioso. Le tueur comprit enfin que les choses avaient mal tourné.

Bolan se trouvait près de la voiture et il venait de recharger l'Auto-Mag. Le véhicule frémissait encore tandis qu'il se penchait

pour y jeter un coup d'œil.

Il fut déçu.

Il s'était attendu à y trouver Harold the Skipper mais il n'y vit qu'un vieux tueur ensanglanté et un jeune truand qui était coincé derrière le volant.

Le type au volant essayait de prendre son arme.

Bolan passa l'Auto-Mag à travers la vitre éclatée, calant le canon brûlant contre la gorge de l'homme.

— Non, commanda-t-il d'une voix qui lui parut distante.

Le type avait les yeux écarquillés de terreur.

— Merde, murmura-t-il doucement.

Quelques flammes léchaient le moteur découvert.

— Où est Sicilia ? gronda Bolan.

— Qui ?

Bolan poussa le canon de l'Auto-Mag violemment contre son cou et lui prit son .32.

— J'ai trouvé ton paquet, dit-il. Maintenant je veux trouver l'expéditeur.

— Merde, merde, merde, ânonna Scarpatta.

Il essayait de reculer, de s'éloigner du canon qui l'étranglait. Il avait les yeux exorbités.

— Laisse-moi m'en aller, j't'en prie…

— Sicilia ! cracha Bolan.

— J'suis pas au courant du paquet ! Il commençait à paniquer.

— La voiture prend feu ! Sortez-moi de là !

— Sicilia !

— Merde ! Il est reparti à Chelsea, je crois ! Hé, j'ai les pieds qui crament !

Le gros homme près de lui commençait à se rendre compte de la présence de Bolan et cherchait une arme sous son aisselle. Il avait les yeux voilés, fixes, presque lumineux dans la pénombre de la voiture. D'une voix animale et endolorie il demanda :

— C'est le frère du gosse, c'est lui ?

— Ta gueule ! s'écria Scarpatta.

Il fouilla au fond de sa veste et disait :

— Tu t'es gouré de voiture, mon gars… lorsque Bolan étendit l'Auto-Mag devant le visage de Scarpatta et caressa la détente.

L’arme tonna avec un bruit effroyable dans le compartiment.

Scarpatta sauta violemment, ses yeux faillirent quitter sa tête, mais la balle ne l’avait pas touché. Elle venait d’entrer par l’oreille de George, lui avait emporté une bonne partie du crâne puis était repartie par l’autre vitre.

Scarpatta saignait du nez, il avait la mâchoire qui se décollait presque. La monstrueuse déflagration l’avait certainement secoué; il était sans doute sourd et peut-être aveugle. Il hurlait :

— Ça brûle, ça brûle !

— Vas-y, brûle, rétorqua froidement Bolan qui pensait aux deux autres qui étaient morts par le feu.

Il fit un pas en arrière et toute la voiture fut brusquement enveloppée d’une nappe de flammes.

Bolan se trouvait à quelques mètres de la voiture en feu lorsque les cris du type éveillèrent en lui une espèce de remords malgré sa haine et son état second.

Il se retourna, leva l’Auto-Mag et envoya dans la bouche ouverte du moribond une balle fracassante. Un cri d’horreur s’interrompit brusquement.

— Chelsea, murmura-t-il doucement.

Bolan remonta dans sa voiture. Le frère de Johnny, l’amant de Val tourna son esprit torturé vers d’autres lieux.

CHAPITRE XII

Une heure à peine s'était écoulée depuis l'ignoble incident de Rockport, la police se trouvait toujours sur les lieux et interrogeait encore l'avocat de Cambridge qui se montrait d'une inhabituelle docilité. L'homme en noir se pointa chez Arturo « Fat Artie » Mariotto, un lieutenant de l'organisation de Sicilia.

Sa modeste maison se trouvait dans un quartier sur la périphérie nord de Chelsea, une demeure insignifiante parmi d'autres où Mariotto vivait avec son épouse et leurs deux jeunes enfants. Il s'occupait d'un réseau de prostituées, faisait à la rigueur chanter certains clients et prêtait sur gages à des taux indécents.

Bolan connaissait les détails de son organisation.

Ce soir Mariotto avait expédié sa femme et ses enfants à Arlington, une banlieue au nord de Boston, chez des amis mais Bolan n'était pas au courant et c'est sans doute pourquoi il s'approcha si prudemment de la maison du mafioso.

Il rangea sa voiture à une centaine de mètres et, vêtu d'un imper clair et d'un chapeau tiré sur les yeux, s'approcha à pied.

Il faisait nuit noire, il n'y avait que la maison de Mariotto qui était faiblement illuminée.

Bolan remonta l'allée et frappa sur la porte. On ouvrit aussitôt.

— Ouais, qui c'est ? fit une voix prudente.

— Le Père Noël, gronda Bolan. Allez, ouvre.

Le garde alluma un projecteur et essaya de dévisager le visiteur.

— Allez, connard, insista Bolan d'une voix impatiente. Dépêche-toi, j'ai pas envie de passer la nuit sous ton projo !

La porte se referma puis la lumière s'éteignit.

Bolan entendit glisser une chaîne de sécurité puis la porte s'ouvrit franchement et le type lui dit :

— On ne peut pas être trop prudent, tu sais. Surtout ce soir.

Bolan agita la tête puis entra.

— Ils sont en bas.

— Il a renvoyé Harriet et les gosses ? demanda Bolan.

— Tu parles, y a intérêt, répondit l'homme en essayant toujours de voir le visage de Bolan.

En vain. La dernière chose qu'il eut l'occasion de voir fut la petite flamme qui sortit du silencieux du Beretta. Une balle de 9 mm lui creusa un trou entre les yeux et il mourut debout.

Bolan le soutint un instant puis l'abaissa doucement, partant ensuite examiner l'ensemble du rez-de-chaussée.

Il trouva un autre garde dans la cuisine. L'homme buvait une bière, lui tournant le dos.

De nouveau le Beretta toussa et l'homme s'effondra sur la table de la cuisine.

Bolan monta ensuite à l'étage mais n'y trouva personne.

Il redescendit, chercha puis découvrit la porte et l'escalier de la cave et y descendit.

L'ambiance n'était pas gaie.

Le sous-sol faisait environ quatre-vingts mètres carrés. La lumière était crue et une épaisse fumée planait au-dessus d'une table autour de laquelle se trouvaient quatre hommes qui jouaient aux cartes. Personne ne leva les yeux lorsque Bolan entra.

Fat Artie était assis dans un fauteuil un peu plus loin, il regardait la télévision d'un œil morne, mi-clos.

Bolan loba une médaille de tireur d'élite qui tomba au centre de la table parmi les pièces du pot. Pendant que les hommes fixaient le nouvel enjeu il les abattit en quelques secondes.

Mariotto se retourna lestement pour un homme de sa taille et plongea la main dans sa veste pour tenter d'en retirer un .45 bien graissé. Le Beretta cracha une balle qui lui fracassa la main.

Le gros type vacilla puis s'adossa au mur, haletant, tenant contre sa poitrine la main blessée. Deux fois il fixa Bolan et croisa son regard glacial. Deux fois il baissa les yeux.

Bolan se tenait devant lui, les jambes légèrement écartées, les épaules en avant, le Beretta tendu, immobile. Et il ne disait pas un mot.

Finalement Fat Artie trouva un peu de courage et lui demanda :

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

Bolan ne lui répondit pas.

— Moi, je n'ai rien contre vous, Bolan, continua Fat Artie d'une voix nerveuse. Rien personnellement.

Son sang coulait librement sur le sol de la cave. Il humecta ses lèvres.

— Bon, ben, j'vais rester là et me vider de mon sang, hein ?

Il trouvait cela drôle, sa blessure ne lui faisait pas mal. Il avait entendu dire que les blessures graves ne faisaient jamais mal. Un ongle incarné était un supplice mais la main fracassée c'était rien…

Bolan ne lui disait rien. Evidemment, se dit Fat Artie, il n'est pas venu pour causer. Il était venu pour entendre parler Artie.

— En fait, je vous comprends. Moi aussi, je serais fou de rage. J'ai une famille, je sais ce que vous pouvez ressentir.

Toujours rien.

— Heu… j'ai dit à Skip qu'il ne devrait pas jouer avec la famille d'un mec. Mais… enfin, c'est lui le patron, pas moi. Ecoutez, Bolan, est-ce que j'ai l'air d'un homme qui enlèverait des gens comme un pourri ? Un gros comme moi ? Mais non… J'suis pas bâti pour faire des coups pareils.

Aucune réponse.

— Bon, ben, je continue à saigner, quoi. Dites, il ne va rien leur faire, vous savez. Il me l'a promis. Je lui ai quand même dit de pas compter sur moi. Vous pensez, j'ai tout le territoire qu'il me faut, je n'en veux pas plus. Je l'ai dit à Skip. Mais il est dingue, lui. Il parle de prendre toute la ville. Il est fou, Bolan… mais il n'est pas assez fou pour buter votre famille.

D'une voix incroyablement douce Bolan lui demanda :

— Où est Sicilia maintenant ?

— Mais je n'en sais rien, vraiment. Ça fait deux heures que j'essaie de le joindre. Au téléphone, je veux dire.

Bolan ne répondit rien, il avait de nouveau le regard absent, l'œil fixe.

Mariotto essaya d'arrêter le sang qui coulait si librement de sa blessure puis il s'adressa de nouveau à Bolan.

— Il a une idée fixe, Bolan. Il veut la ville de Boston pour lui tout seul. Alors il tenait à votre arrivée. Il croyait que vous iriez descendre Al 88. Vous savez qui je veux dire ? Moi, je lui ai dit que c'était de la folie. Ecoutez, moi, j'ai quelques petites affaires tranquilles, je ne

donne jamais dans la violence, j'ai horreur de ça. Je suis un père tranquille. C'est certainement pas moi qui irais enlever la famille d'un gars.

Doucement Bolan dit :

— Des pions.

— Hein ? J'comprends pas…

— Quel âge ont tes gosses ? demanda Bolan d'une voix douce.

— Huit et dix ans, répondit Mariotto avec un peu d'espoir. Heu… non, huit et neuf ans… Patty aura son anniversaire le…

— Alors, pour eux, lança Bolan.

Il se retourna et sortit sans un mot de plus.

Fat Artie était sans aucun doute le seul mafioso qui ait vu Bolan cette nuit et qui ait survécu à l'épreuve.

Dans les heures qui suivirent Bolan traversa cette banlieue de Boston, laissant derrière lui cinquante-deux morts.

Il saccagea une salle de billard et un café, brûla deux boîtes de nuit, fit sauter cinq bordels après en avoir fait sortir les pensionnaires et pilla une « banque » du syndicat.

Un peu avant l'aube le plus beau quartier de Chelsea fut secoué par une série d'explosions. La belle demeure de Harold Sicilia, estimée à plus de deux cent cinquante mille dollars, avait été réduite à un amas de cendres et de pierres poussiéreuses.

À l'aube un groupe de policiers épuisés se rencontrèrent près des décombres pour écouter un inspecteur virulent.

— Ce mec est dingue ! Il passe à travers la ville comme un ouragan et il faut l'arrêter ! Je me fous de ce que vous aurez à faire mais vous allez le stopper !

L'inspecteur était sans doute énervé parce que plusieurs des sites que Bolan avait attaqués s'étaient trouvés alors sous surveillance de la police.

— Cette ville va faire des heures supplémentaires, tonna l'inspecteur. Personne ne se repose, personne ne tombe malade, ni rien tant qu'on n'aura pas eu ce fumier !

Leo Turrin se trouvait parmi les auditeurs. Il portait des lunettes noires et le col de son manteau remontait presque au bord de son chapeau.

L'importance de l'occasion justifiait sa présence.

Il se tourna vers son compagnon, un homme aux traits marqués qui se tenait debout grâce à une paire de béquilles.

— Le plus triste c'est qu'il n'est pas fou, dit-il. Mais il est persuadé que les deux turkeys de Rockport étaient Johnny et Val. Si on veut le faire ralentir il faut le lui faire savoir.

— On émet cette information sur toutes les chaînes de télévision et de radio, lui répondit l'autre. En fait il faudrait surtout qu'on retrouve ces deux personnes.

L'homme était Harold Brognola, un haut fonctionnaire de l'U.S. Justice Department qui venait d'arriver deux heures plus tôt à Boston. Puis il ajouta :

— Je doute fort que quoi que ce soit l'arrête maintenant. Trantham a peut-être raison, il a pu sombrer dans la folie. Il a un cœur et chaque homme a ses limites. Il peut être temporairement fou. On pourrait lui montrer toutes les preuves du monde que les deux cadavres ne sont pas ceux de Johnny et de Miss Querente et il ne nous croirait pas. Il faut les retrouver vivants, Leo.

— Et si on retrouve deux turkeys de plus ? demanda tristement Turrin.

— J'aurais préféré que tu ne dises pas ça, Leo, rétorqua sèchement Brognola.

— Moi, j'aimerai bien que Mack me téléphone, dit Turrin. J'essaie de le joindre de tous les côtés. Si seulement il me passait un coup de fil.

— Ouais.

— Ecoute, si Figarone te disait la vérité c'est Sicilia qui est fou, Hal. C'est le coup le plus con qu'on ait pu faire. Il n'y avait qu'une seule chose qui retenait un tant soit peu Mack, le fait qu'il avait peur pour Johnny et Val, alors il faisait gaffe… maintenant y a plus rien pour le retenir. Il ne s'arrêtera pas avant d'y avoir laissé sa peau ou d'avoir tué tout le monde.

— C'est ce qui me fait peur, soupira Brognola.

Le petit flic mafioso alluma un cigare, tira longuement dessus, contempla les cendres de la villa de Sicilia puis déclara :

— Trantham je l'emmerde ! Je ne vais pas pleurer sur le sort du milieu. C'est pas de la folie, c'est Bolan sur le sentier de la guerre.

Merde, il n'a pas fait de mal à qui que ce soit en dehors du milieu et je parie qu'il ne le fera pas même s'il est devenu fou.

— C'est là le hic, murmura Brognola. C'est une chose dont on ne peut jamais être sûr, Leo.

— Ouais. Mais ce qui m'intéresse c'est de le prévenir. Evidemment il est à moitié fou. Qui ne le serait pas à sa place ? J'aimerais seulement pouvoir lui dire que ce qu'il a vu à Rockport n'était pas Johnny et Val.

Effectivement Bolan aurait été bien plus heureux si on avait pu le joindre et lui dire la vérité sur les cadavres de Rockport.

La nuit des nuits venait de se terminer, le jour se levait et Bolan traquait encore la piste de Harold Sicilia.

Par contre, la vérité n'aurait changé en rien les événements. Même si sa famille vivait encore, deux personnes étaient mortes dans des conditions atroces. Bolan les vengerait tout de même.

Oui, Bolan était sur le sentier de la guerre.

À chaque pas il faisait des morts.

Et l'homme le plus inquiet, le plus effrayé de Boston se posait une question en constatant son échec : comment se débarrasser de sa marchandise ?

Il tenait toujours les deux otages. Vivants et sains. Négociables.

Comment pouvait-il en tirer un avantage immédiat, la vie ?

Harold « The Skipper » Sicilia n'en savait rien, ses instincts de renard l'avaient abandonné.

La curée se préparait et Sicilia s'en rendait compte.

Mais comme l'avait deviné Bolan, il était homme à lutter jusqu'à la dernière goutte de sang.

Johnny Bolan et Valentina Querente n'étaient pas encore arrivés au bout de leur calvaire.

CHAPITRE XIII

Il était 8 heures du matin, le deuxième jour de la guerre à Boston. Les autoroutes étaient bondées, les banlieusards affluaient en masse vers les bureaux de la ville. Sur la Northeast Expressway un véhicule avec quatre hommes à son bord filait entre les quelques voitures qui quittaient la ville. Il s'agissait d'une Continental neuve et son chauffeur conduisait comme un professionnel.

Dans la petite ville de Revere, la commune voisine de Chelsea, une seconde voiture rejoignit la Continental et la suivit durant quelques minutes.

Plus tard certains témoins affirmèrent que la seconde voiture manœuvrait la Continental sur un parcours de plusieurs kilomètres et que les occupants de la grosse limousine semblaient très agités.

Le chauffeur d'une camionnette de livraison avoua avoir filé les deux voitures et raconta qu'il avait vu des échanges de coups de feu au cours du dernier kilomètre.

Un autre témoin précisa que les coups de feu provenaient uniquement de la Continental, que l'homme seul à bord de la voiture poursuivante n'avait pas ouvert le feu avant les quelques derniers instants.

La plupart des véhicules sur l'expressway s'étaient laissé distancer ou avaient accéléré brusquement. La majorité des conducteurs pensèrent qu'il s'agissait d'une poursuite policière, mais personne dans les alentours immédiats n'aurait pu croire qu'il ne se passait rien de spécial.

Dans une longue ligne droite dégagée, en pleine campagne, la seconde voiture se rapprocha et commença à tamponner la Continental, la poussant contre le rail de sécurité. Les témoins déclarèrent que ce fut à cet instant que la seconde voiture fit feu sur la première.

— Il y avait une différence, annonça un marin. Les premiers coups de feu venaient de pistolets de petit calibre, des .38. Mais lorsque l'autre gars s'est mis à tirer c'était comme un canon. Je me trouvais à trois cents mètres derrière eux mais j'ai bien compris que

le type les canardait. Aussi j'ai compris pourquoi il avait attendu si longtemps; il voulait attendre d'être en rase campagne. Il ne voulait pas tirer en plein embouteillage.

Il s'agissait évidemment de Mack Bolan. Les autres hommes, ceux de la Continental qui furent identifiés par la suite, étaient des tueurs du milieu, des nouveaux venus à Boston.

La seconde voiture avait coincé la première et l'avait fait ralentir au bord de la route avant de la bloquer complètement.

— Lorsqu'il s'est arrêté, dit le marin, je me suis arrêté aussi. Je voyais bien que c'était pas un flic. Il était habillé d'une espèce de combinaison noire et il semblait porter tout un accoutrement de soldat. Il y avait des voitures qui le dépassaient mais moi, je suis resté sur place. Maintenant j'avais compris de qui il s'agissait, je n'en revenais pas, je l'avais vu faire un coup.

— Non, je n'avais pas peur, continua-t-il. J'étais derrière lui à quelque distance, d'autres voitures s'étaient rangées derrière la mienne. D'autres passaient en regardant.

— Il a tiré les corps de la voiture et il leur a fait les poches. Ensuite il a fouillé la voiture d'un bout à l'autre. Il a même ouvert le coffre. Il cherchait quelque chose, c'était clair.

— Il était calme comme tout, il ne se faisait pas de bile pour les flics, ni rien. Ça se comprend quand on sait qui c'est. Il a tout examiné le plus tranquillement du monde puis il a fait le tour de la Continental pour reprendre sa voiture. Il s'est arrêté un instant et il m'a fixé.

— Ouais, il m'a regardé droit dans les yeux. J'suis resté là à le regarder aussi. Il ne ressemblait pas du tout à ce que je croyais. Je veux dire, il n'avait pas la tête d'un tueur. Il avait l'air fatigué, il avait les yeux cernés et un air un peu triste.

— Vous vous rendez compte du mec ? Il bloque une bagnole sur une expressway, descend les quatre gars à bord, parvient à arrêter la voiture. Tout ça sans blesser une seule autre personne, aucune autre voiture n'a été mêlée à l'incident. Je trouve ça formidable.

On télévisa les commentaires du marin qui ressemblaient à ceux des autres témoins.

Plus tard Leo Turrin lança :

— Et on dit qu'il est fou ! Quelle connerie ! C'est toujours Bolan. Un peu plus violent, d'accord, peut-être, mais toujours aussi prudent. On devrait lui foutre la paix ! Il sait ce qu'il fait !

En effet Bolan savait ce qu'il faisait. En moins d'une heure il avait fait le coup de la Northeast Expressway et il s'était rendu aux bureaux d'un service de répondeurs téléphoniques.

D'après les renseignements fournis par le directeur il portait un costume de ville, une chemise et une cravate, il avait un manteau clair sur le bras.

— Il paraissait fatigué. Il avait les yeux rouges et cernés. Il m'a dit qui il était très poliment puis il m'a demandé certains renseignements. Je lui ai répondu que ces informations se trouvaient dans nos dossiers et que je n'avais pas le droit de les lui donner. Je lui ai également dit qu'il devrait téléphoner à la police, qu'on avait identifié les cadavres trouvés à Rockport.

— Il en paraissait surpris et m'a demandé de me répéter deux fois. Je n'ai pu lui dire que ce que j'avais entendu le matin à la radio. Je ne sais pas s'il m'a cru. Toujours est-il qu'il a insisté pour que j'ouvre les classeurs et je n'avais pas l'intention de le lui refuser. C'était un peu triste tout ça, c'est un type magnifique. Je n'arrive pas à croire toutes les histoires qu'on raconte sur lui.

— Oui, il a pris certains renseignements dans les dossiers. Non, je ne sais pas lesquels. Lorsqu'il est entré il tenait un petit carnet noir sur lequel il y avait des taches sombres… du sang, je crois. Il a vérifié des chiffres dans le carnet alors qu'il remontait notre index. Il a pris des notes dans le carnet puis il a remis les fiches dans les classeurs. Il m'a remercié en partant.

— Non, je ne sais pas ce qu'il cherchait. Nous avons des centaines de clients. Nous avons également un service courrier.

— Oui, il a examiné les fiches courrier aussi. Il a été là environ dix minutes. Est-ce que j'avais peur ? Non, pas du tout, c'est un monsieur très bien…

Entre 9 et 10 heures du matin Bolan entra dans un immeuble d'affaires près de Federal Center, monta jusqu'au quatorzième étage et investit les bureaux de *A. Montgomery Enterprises,* une entreprise qui ne figurait pas dans les fiches de l'état du Massachusetts.

A. Montgomery était en fait un certain Alonzo « Hot Al » Mantessi, le directeur d'une équipe de tueurs. Il venait d'arriver à Boston avec une bande de torpilles et n'avait aucun rapport avec les familles de la ville.

Lorsque Bolan quitta les bureaux *d'A. Montgomery* il laissa derrière lui six cadavres dont celui d'Al Mantessi. Il avait d'abord abattu les six hommes à coups de Beretta, il avait ensuite saccagé leurs bureaux puis fait sauter un coffre-fort.

À 11 heures, Bolan téléphona à Leo Turrin et lui dit :

— Je suis sur la piste d'Al 88. Est-ce que c'est vrai pour Johnny et Val ?

— C'est vrai, sergent, répondit Turrin avec un soupir de soulagement. Il a fait un échange. Je me demande bien pourquoi.

— Moi, je le sais, répondit Bolan d'une voix fatiguée. Ce n'est pas moi qu'il voulait, Leo, c'est Boston. Je crois aussi savoir ce qu'il voudra à présent. Je le suis à la trace. Je te tiendrai au courant. J'espère que ça finira par me mener jusqu'à Val et Johnny.

— Dis, on parle toujours de Skip Sicilia, non ?

— Si.

— T'as une voix d'outre-tombe, vieux.

— J'ai vu de meilleurs jours. J'ai encaissé quelques balles, rien de sérieux mais j'ai perdu du sang. Ne t'inquiète pas.

— Abandonne.

— Pas question. Si je laisse tomber maintenant je risque de ne jamais retrouver…

— Je vois, interrompit Turrin. Weatherbee a trouvé la solution à Pittsfield. C'est assez ironique. Tu veux savoir comment Sicilia a trouvé Johnny ?

— Raconte.

— Le monde est petit. Sicilia a envoyé sa femme en Europe et il a mis son fils en pension. Devine où ?

Bolan poussa un long soupir.

— Bon, c'est incroyable mais logique. Johnny et le gosse Sicilia se connaissaient sans doute ?

— Tu parles ! Ils étaient copains comme cochon. Chacun avait un secret à raconter. Tu sais comment ça se passe.

— Ouais, je sais. O.K., Leo, merci.

— De rien, répondit le flic d'une voix gênée. Tu n'as besoin de rien, tu vas bien ?

Bolan émit un petit rire.

— Je n'ai pas encore perdu les pédales si c'est ce que tu veux savoir.

— Tu nous as inquiétés. Fais attention, Trantham a donné des ordres. On te tire à vue. Il croit que tu es fou. Heu… Brognola est arrivé.

— Comment va sa jambe ?

— Presque guérie. Mack… il n'avait pas envie d'accomplir sa mission à Vegas.

— Ouais, je sais, fit Bolan sur un ton ironique.

— Fais gaffe, hein ? La ville te guette.

— Je ferai gaffe. Heu… Leo, qui étaient les gens de Rockport ?

— N'y pense plus.

— Je ne peux pas. Qui ?

— Une prostituée de Chelsea. Skip l'a probablement enlevée à la dernière seconde sur un coup de tête. On n'a pas encore identifié le garçon mais il y a un gosse qui a disparu près de Rockport. Un gosse mentalement retardé.

Turrin entendit une série de jurons dans l'appareil.

— On se téléphone toutes les heures, annonça enfin Bolan. Ça se rapproche.

— Je resterai à l'écoute. Tu es sur les traces de Sicilia ?

— Je vais biaiser.

— Je ne comprends pas et je ne veux pas entendre d'explication, mais tu ferais bien de rétrograder si tu tiens à t'en sortir vivant.

— D'accord. À tout à l'heure.

Bolan raccrocha mais il n'avait aucune intention de rétrograder, il avait plutôt l'intention d'accélérer le mouvement.

Il avait décidé de finir cette guerre au plus vite et la journée ne faisait que commencer.

CHAPITRE XIV

Proche du Boston Common, le plus ancien parc public des Etats-Unis, et de Beacon Hill, Back Bay est un luxueux quartier résidentiel dont certaines vieilles demeures du XIXe ont été reconverties en appartements tandis que les autres ont été magnifiquement restaurées pour leur redonner leur splendeur d'antan. Bolan se dirigea vers une de ces vieilles maisons.

L'adresse était celle d'un certain Albert Greene, un bon citoyen qui était financier et qui avait des intérêts à l'étranger. Bolan en savait plus long sur cet homme qui s'appelait réellement Alberto Guarini et qui était en fait un redoutable personnage, un contrôleur de la Mafia qui était venu à Boston pour faire régner la paix dans les milieux criminels.

On le connaissait aussi sous le nom de code Al 88.

Cet homme menait une double existence depuis dix ans. Arrivé à Boston il s'était introduit dans la grande société en épousant une veuve de très vieille famille dont la fortune avait vu des revers. Il avait remis à flot la famille et restauré la maison.

Durant ces dix années il avait parcouru le monde au service de ses maîtres de la *Commissione* tandis qu'il établissait à Boston une réputation d'homme d'affaires qui était appelé à voyager énormément.

Il ne se serait jamais laissé prendre à Appalachia, il ne se serait jamais rendu dans un fortin de la Mafia. Il ne porterait jamais une arme, pas plus que ceux qui l'entouraient.

Il n'y aurait aucun moyen de l'associer à la Mafia, il était complètement normal, il avait de la classe et son visage distingué servait de masque pour l'organisation.

Il aurait pu passer la soirée en compagnie de rois ou de présidents, de banquiers ou d'industriels; son nom figurait sur la liste des directeurs de plusieurs entreprises multinationales. Il travaillait même pour l'amélioration du gouvernement local.

Il ne donnait que dix pour cent de son temps à la Mafia et aux affaires de l'organisation. Mettant le reste de son temps au service

d'œuvres plus louables. Mais c'était un fumier à cent pour cent, et Bolan le savait.

Bolan avait eu du mal à associer un type comme Guarini avec l'opération d'Al 88. Ce n'était pas le genre de travail qu'on donnait à un homme de paille si important.

Il se passait donc quelque chose d'important à Boston, quelque chose qui ferait du tort à la nation dans son ensemble.

Manhattan était le centre nerveux des finances américaines.

Washington était le centre politique.

Mais qu'était Boston ?

Bolan décida d'y réfléchir ultérieurement, il avait mieux à faire pour le moment et il comptait y mêler Al 88.

La Mafia avait fait une connerie, elle avait exposé leur grand homme; il était compromis.

Il n'était pas fait pour jouer aux truands.

Il était sans doute introuvable pour la police ou même pour les mafiosi de Boston mais Bolan ne vivait pas avec leurs contraintes légales, il était venu tout droit à Back Bay trouver Al 88.

L'opération d'Al 88 ne pouvait pas marcher sans « muscle ». « Hot Al » Mantessi avait fourni le muscle, Al 88 les idées.

Le cerveau donnait des ordres au corps, mais par quelle filière ?

Bolan avait rapidement trouvé.

Les deux Al avaient communiqué grâce à un service de répondeurs téléphoniques. Bolan avait remonté le fil jusqu'à la tête pensante.

Il regarda la maison qui était grande et belle et dans laquelle était venue la meilleure société de Boston.

Maintenant l'Exécuteur allait franchir ces sacro-saintes portes.

Un valet anglais au visage pâle lui ouvrit la porte puis le fixa d'un air hautain.

— Oui ? demanda-t-il froidement.

Bolan le repoussa, entra dans la maison et referma la porte d'un coup de pied.

— Madame Greene, dit-il encore plus froidement.

Le valet anglais avait du sang-froid, il fixa d'abord Bolan puis jeta un coup d'œil sur la porte fermée avant de contempler de nouveau Bolan.

— Qui dois-je annoncer, sir ? demanda-t-il.

— Annonce Mack Bolan, suggéra l'Exécuteur.

Le valet pâlit davantage et cligna rapidement des yeux. Puis il partit dans le hall et ouvrit de grandes portes avec un geste royal.

— Si vous voulez bien attendre dans la bibliothèque, sir ?

— Non, je crois que je vais te suivre tout de suite.

Cela ne plut guère au valet mais il ne manquait pas de finesse. Il referma les portes de la bibliothèque puis il conduisit Bolan à l'arrière de la maison dans une grande pièce avec une immense baie vitrée.

Une femme d'environ quarante-cinq ans, à l'aspect fragile, se tenait à une petite table. À une époque elle avait été belle, les vestiges de son allure transparaissaient encore dans ses traits.

Pourtant elle n'était pas à son mieux; ni maquillée ni coiffée, elle portait une petite robe d'intérieur imprimée.

Elle prenait son petit déjeuner alors qu'à cette heure la plupart des gens pensent à leur déjeuner.

Elle fit pitié à Bolan, elle lui fit penser à une biche qui se serait perdue parmi les loups. Il se demanda si elle était au courant des affaires de son mari. Ou avait-il pu la duper complètement ?

Le valet éleva une voix pleine de remords.

— Je suis désolé, Madame, ce monsieur a insisté.

Elle regarda Bolan sans curiosité, sans émotion.

— Etes-vous un policier ? demanda-t-elle d'une voix distinguée.

Donc elle était un peu au courant.

— Pas exactement. Je suis Mack Bolan.

Il y eut une lueur au fond du regard de la femme mais elle se contrôla.

— Je vous en prie, monsieur Bolan, asseyez-vous. Un peu de café ?

Bolan refusa. Le valet décida de sortir mais Bolan l'arrêta.

— Reste ici.

Puis il s'adressa à la femme :

— Savez-vous pourquoi je suis ici, madame Greene ?

Elle secoua délicatement la tête comme on le lui avait appris dans la bonne société.

— Non, le devrais-je ?

— Votre mari est un homme de paille pour la Mafia. Il s'appelle vraiment Al Guarini et il est plus connu sous le pseudonyme d'Al 88. Ça vous dit quelque chose ?

D'un œil calme elle examinait sa tasse à café. Elle ignora la question de Bolan mais lui dit :

— Al 88. C'est amusant. Effectivement on pourrait le surnommer ainsi, monsieur Bolan, mon mari est un grand pianiste, un maître des quatre-vingt-huit touches.

— Il doit jouer la *Marche funèbre* avec beaucoup de cœur.

— Que voulez-vous, monsieur Bolan ? demanda-t-elle sans lever les yeux.

— Qu'on me rende deux personnes qui me sont très chères, madame Greene. Mon frère et ma fiancée. Dites-le à Al 88. Vous lui direz de me les rendre en bonne santé.

— Je vois, fit-elle doucement.

— S'ils ne sont pas libérés très rapidement je vais blitzer sa petite opération à Boston, je brûlerai sa paille. Dites-le lui.

Le regard de la femme était figé sur la tasse à café. D'une voix étranglée elle lui demanda :

— Combien de temps avons-nous ?

Bolan remarqua le « nous ».

— Dieu seul le sait, lui répondit Bolan. Mais je recommande la célérité à votre mari s'il tient à la vie.

— Bien, fit-elle en levant enfin les yeux pour le fixer. Je vous remercie de m'avoir prévenue. Je lui transmettrai le message.

— Bon. Vous lui direz aussi que j'ai refroidi Hot Al et ses hommes. Nous n'avons plus besoin d'intermédiaires, ce sera entre lui et moi.

— Je comprends.

— Vous vous attendiez à ma visite, n'est-ce pas ? demanda-t-il plus doucement.

Elle ne lui répondit pas mais son expression la trahit. Plusieurs émotions passèrent rapidement sur ses traits.

— J'aime mon mari, déclara-t-elle enfin d'une voix contrôlée.

— C'est dommage, dit Bolan. Il représente tout ce que vous devriez haïr.

— Je… je le sais, dit-elle d'une voix à peine audible.

— Parlez-lui ! grinça Bolan en se retournant pour partir.

— Monsieur Bolan !

Il s'arrêta près de la porte.

— Oui ?

— Comment pourrons-nous vous contacter ?

— Il trouvera un moyen.

Il sortit, le valet sur ses pas.

Le type lui ouvrit la porte puis le suivit sur le perron pour lui dire :

— C'était formidable, sir. Absolument formidable.

Bolan lui adressa un petit sourire.

— J'appelle ça biaiser, dit-il.

Puis il quitta Back Bay.

Guarini était prévenu, maintenant il s'occuperait de Sicilia le porc.

CHAPITRE XV

Bolan passa un coup de fil à Leo Turrin.

— J'ai fait du grabuge dans la haute société. Ecoute bien ce qui se passe autour de toi. Si tu sens qu'on bouge, ne te découvre pas mais réagis. Surtout ne t'expose pas, à personne.

— Tu crois que quelqu'un va essayer d'organiser une rencontre ? demanda Turrin.

— À moins que tous mes instincts ne se trompent, oui. Et vite.

— Raconte.

— Pas encore, c'est trop imprécis. Et trop délicat. Je ne veux pas risquer d'embrouilles, moins tu en sauras, mieux ça vaudra. Organise la rencontre si tu peux. J'accepterai toute demande raisonnable. Mais ne t'expose pas.

— Pourquoi tout le ?...

— Je vais te dire un nom, Leo. Juste un nom. Au cas où ça finirait mal pour moi. Tu t'en chargerais, d'accord ?

— Donne.

— Guarini, Alberto.

— Jamais entendu parler.

— Tu en es sûr ?

— Evidemment... attends ! Il y avait un Guarini dans le temps... mais ce n'est pas possible, il est mort il y a dix ans.

— Tu étais à l'enterrement ?

— Non, mais je... Qu'est-ce que tu me racontes ? Que vient faire Guarini dans...

— C'est tout ce que je peux te dire, Leo, je suis navré. Je te laisse. Fais attention.

— C'est gros ?

— Et comment.

— Attends.

— Demande des renseignements à Brognola si tu dois tout savoir dès maintenant. Mais agis prudemment.

— Ecoute, Mack...

Bolan poussa un long soupir.

— Il se passe quelque chose d'énorme, Leo. Ça se prépare sans doute depuis longtemps. Je commence à comprendre pourquoi la *Commissione* est dans tous ses états à cause du rapt. Mais écoute-moi bien, Leo. La première chose c'est de récupérer Val et Johnny. Dès qu'ils seront libres je… je te donnerai tous les renseignements que tu veux sur cette histoire. Si un gros bonnet tient à me rencontrer, arrange-moi le coup. Je ne veux pas qu'on l'effraye, ça me compliquerait la tâche. Donc tu lui fous la paix tant que je n'en aurai pas fini avec lui.

— Bien sûr, Mack. Tu sais bien ce que je ressens pour cette affaire.

— Il se pourrait aussi que ce mec soit entouré, des sympathisants influents. Alors ne t'en approche pas trop.

— Compris.

— À part ça ?

— T'as l'air d'aller mieux.

— Un peu, oui.

— Y a de quoi. Voici ce que j'ai appris. Chelsea ne se remet pas de ton assaut. Les flics sont passés à l'action, ils ont arrêté une cinquantaine de gars qu'ils auraient dû boucler depuis longtemps. Les défenses croulent. On fait place nette avant qu'il ne te vienne l'idée de repasser par là.

— Tant mieux.

— Oui. J'ai appris que les autres communautés commencent à réagir de la même manière. C'est la panique dans tous les coins, l'onde de choc s'est fait ressentir jusqu'à Providence. On y a même constitué un jury extraordinaire pour traiter les inculpations ultra-rapides.

— Parfois il ne faut pas plus d'une petite poussée pour déclencher l'avalanche, murmura Bolan.

— On ne peut pas dire que tu te sois contenté d'une petite poussée, Mack.

Bolan poussa un soupir las.

— Tout ça me fait plaisir, Leo, mais qu'est-ce que tu peux me dire au sujet de Sicilia ?

— Pas grand-chose. Les garde-côtes ont fini par retrouver son bateau dans la baie d'Ipswich près de Pigeon Cove. Du sang partout,

mais du même groupe que les victimes d'hier soir.

Bolan frissonna.

— Bien. Voilà les faits.

— Ouais.

— Et les rumeurs ?

Turrin poussa un soupir à son tour.

— Ne blitze plus, Mack. C'est le conseil d'un vieil ami.

— Je serai peut-être obligé de le faire. Pourquoi ?

— On se regroupe, les différentes factions font la paix pour faire face au danger commun. L'instinct du troupeau. Un type qui s'appelle Hoops Tramitelli réorganise toutes les familles. Tu le connais ?

— On s'est brièvement rencontrés.

— Il était de garde à Middlesex hier soir.

— Je vois qui c'est.

— D'après ce que j'ai pu entendre, tu es leur première cible, Sicilia la seconde.

— Oui ?

— Oui.

— T'as des nouvelles d'Al 88 ?

— Pas une. T'as supprimé toute son équipe de tueurs.

— Il va se manifester, murmura Bolan.

— Sans blague ?

— Si je me trompe je perds gros.

— Je vois. Al 88 c'est Guarini. Hein ?

— Oui. Mais il est important, fais attention.

— Evidemment.

— Je t'appellerai dans deux heures. Qu'est-ce qui est arrivé à Figarone ?

— La police l'a entendu puis l'a relaxé. Il a dit la vérité. Tu dois lui faire plus peur que son serment *d'omerta*.

— Tant mieux. Merci, Leo.

Bolan raccrocha, consulta son carnet et refit un numéro. Le téléphone sonna dix fois avant que Books Figarone ne décroche.

Il avait la voix fatiguée et irritable.

— Ouais, qu'est-ce que c'est ?

— Salut, maître. Merci, t'as joué franc jeu.

— Merde ! Foutez-moi la paix, Bolan ! Laissez-moi !

— J'ai appris que ton copain Hoops organise une chasse.

— Ça ne m'étonne pas du tout mais je ne suis pas au courant.

— Je pensais que tu aimerais peut-être prévenir Skip, lui dit Bolan.

— Je ne comprends pas.

— Ils visent Sicilia après moi, tu devines pourquoi. Et ça m'étonne aussi de savoir que tu te trouves chez toi.

— Pourquoi ça vous étonne ?

— Eh bien… oh, je me trompe certainement. Laissons tomber.

— Laissons tomber quoi ?

Figarone commençait à avoir peur, Bolan imaginait son visage crispé.

— J'ai entendu une rumeur, répondit-il d'une voix décontractée. C'est sûrement sans importance. Laisse tomber, tu as déjà eu assez de problèmes. Je voulais seulement te remercier d'être resté avec les corps bien que j'aie appris qu'il ne s'agissait pas des miens.

— Attendez, Bolan ! De quoi parlez-vous ? Qu'avez-vous entendu ?

— C'est juste… et puis merde. Je t'ai dit qu'ils en voulaient à Sicilia.

— Oui, oui, c'est compréhensible, non ? Attendez… On m'en veut aussi ?

— Ben… il semblerait.

Bolan imaginait Figarone en train de transpirer à grosses gouttes.

— Seulement parce que j'ai ?… Ils se diraient que je ?… Non. C'est pas possible. Hoops et les autres me connaissent mieux que ça. Ils ne se diraient pas que…

— Non, bien sûr, interrompit Bolan. T'as rien à craindre, laisse tomber. Repose-toi, tu l'as bien mérité. T'as l'air crevé. Heu… tes portes ferment bien, non ?

— Dites, Bolan, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous voulez me faire ? Est-ce que vous… vous savez quelque chose ? Après tout, je me suis donné du mal pour vous aider hier soir. J'ai attendu les flics avec ces cadavres, j'ai répondu à toutes leurs questions. J'ai suivi toutes vos instructions. Alors si vous savez quelque chose…

— Eh bien, voilà, je crois justement que les gars pensent que tu as été trop coopératif. Ils ont dû croire que tu les as trahis.

— Nom de Dieu, Bolan !

— T'en fais pas, ce sont tes copains, non ?

— Ça me fait une belle jambe !

— Pourquoi m'engueuler, maître ?

— Parce que c'est de votre faute ! Je veux qu'on me protège ! Je veux…

— Détends-toi, fit Bolan d'une voix calme. Le meilleur moyen d'arrêter cette affaire serait de produire la marchandise. Non ?

Il y eut un silence.

— C'est donc ça ? Vous essayez de me bluffer une seconde fois.

— Pas du tout, déclara Bolan. Je manœuvre déjà d'un autre côté. Je t'ai seulement appelé pour te remercier.

— Sur qui travaillez-vous ?

— Al 88.

— Heu… comment, quoi ?

— Nous avons une entente : il me livre les otages ou je casse sa baraque.

— Nom de Dieu, Bolan, vous connaissez son identité ?

— C'est ça.

— Eh ben…

Il changea de ton brusquement.

— C'est un peu dur à croire, Bolan. Ce type est tellement protégé, nous-mêmes nous n'arrivons pas à savoir qui il est.

— Tant pis pour toi, lança Bolan. En ce moment il est à l'hôtel de ville et il demande qu'on t'arrête ainsi que les autres et il vous tient pour responsables de toute la merde que j'ai réussi à remuer. Il affirme que tout s'est passé entre le *Middlesex Combination* et la bande de Sicilia.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous ne me mentez pas ?

— Va te faire foutre, je m'en tape.

— Mais… mais pourquoi me ferait-il ça ?

— Parce que le Conseil le lui a dit. Les vieux tiennent à calmer cette région. Vous avez tous fait des conneries, vous foutez en l'air la bonne marche de la machine à sous. S'il ne réussit pas ce coup-ci, j'ai appris qu'on allait établir quelques contrats. Tu vois.

— Pourquoi me le dire ? Pour me rendre service ?

L'Exécuteur émit un petit rire sec.

— Non, évidemment. Ecoute, Figarone, tout ce que je veux c'est de récupérer mon frère et ma fiancée. Après vous pouvez tous aller vous faire pendre ailleurs.

— Que me suggérez-vous ?

— C'est toi le *consigliere*. Débrouille-toi mais à ta place j'essayerais de faire croire que le calme est revenu grâce à mes efforts. Tu vois ?

Bolan entendit un briquet et les bruits d'un cigare qu'on allumait péniblement.

— Quel en serait le meilleur moyen, Bolan ? demanda l'avocat de Cambridge.

— Amène-moi les miens. C'est tout ce qu'il faudrait faire, Books.

— Je vous jure que je ne sais pas où ils sont.

— Commence avec Skip Sicilia.

— Merci ! Si je savais où il se trouve je l'aurais étranglé depuis longtemps.

— Je vais frapper de nouveau dans une heure, Books. Je vais commencer à partir de Haymarket Square, ce qui fait que je débarquerai à Cambridge vers quinze heures. Je vais démolir ta ville, ensuite j'irai à Charlestown puis Somerville, après je ferai un crochet par Medford, Malden et Everett. Sais-tu ce qui se passe à Chelsea en ce moment ?

L'avocat avait entendu les nouvelles. Il en avait la voix coincée.

— Un raid comme ça serait de la folie. Ça ne prouverait rien.

— Ça prouverait que je suis toujours là. À bientôt, Books. Et je te souhaite bonne chance… sincèrement.

— Bolan ! s'écria Figarone. Attendez ! Qu'est-ce que je peux faire ?

— Tu peux contacter Al 88. Et Sicilia. C'est ce que je ferais à ta place. Arrange une rencontre pour échanger les prisonniers. Je suis sérieux. C'est la seule issue qui te reste.

— Mais comment ?… Moi je n'appelle jamais Al 88, c'est lui qui m'appelle.

— J'ai son numéro, Books. C'est un service de répondeurs mais il recevra le message.

Bolan lui lut le numéro puis demanda :

— Ça y est ?

— Non, attendez, je n'ai pas de crayon… Je vous en prie, attendez une seconde !

Bolan n'avait pas l'intention de raccrocher. Il attendit patiemment le retour de l'avocat effrayé puis lui relut le numéro de téléphone.

— O.K., souffla Figarone. Mais comment avez-vous obtenu ce numéro ?

— En faisant du charme, répondit Bolan. J'suis navré mais je ne sais pas où se trouve Sicilia. Seulement qu'il n'est pas sur son bateau. On vient de le trouver.

— Ah.

— Ouais, alors c'est à toi de jouer à présent.

— Où ont-ils trouvé le bateau, Bolan ?

— À Ipswitch Bay. On l'avait tiré sur la plage et abandonné.

— Je vois, dit l'avocat qui essaya de reprendre son calme. Bien, je ferai de mon mieux.

— T'as intérêt.

Bolan raccrocha, rangea son carnet noir puis repartit vers les champs de bataille.

L'heure était venue de frapper encore.

CHAPITRE XVI

Bolan n'était pas sorti indemne de l'incident matinal sur la Northeast Expressway, il avait un sillon sur la cuisse droite et il lui manquait quelques millimètres de cuir chevelu.

Sa voiture de location avait encaissé de nombreux coups et les vitres du côté droit n'existaient plus. Il avait arraché les restes et se moquait du courant d'air.

Il n'avait pas dormi depuis plus de soixante heures et n'avait pas eu un instant pour ingurgiter un sandwich.

De toute façon il avait les tripes nouées depuis la disparition des deux êtres chers à Pittsfield et il avait passé son temps à imaginer avec horreur les supplices qu'on avait pu leur infliger.

Il était épuisé, dégoûté, et il frémissait à la pensée des nombreux hommes qu'il avait tués depuis son arrivée à Boston.

Mais pourtant il fallait recommencer, il fallait blitzer de nouveau. Il devait maintenir la pression, continuer à descendre l'ennemi tant que celui-ci ne serait pas réduit à néant. Il devait l'obliger à venir avec un drapeau blanc à la main et les deux otages.

Il commença près de Haymarket Square où il abattit deux minables personnages connus de la police.

Dix minutes plus tard il avait saccagé deux autres organisations dans le même quartier et avait brutalement assassiné plusieurs mafiosi réputés.

Tandis que les sirènes ululaient tout autour il roula jusqu'au Longfellow Bridge puis entra dans Cambridge, semant la discorde dans la communauté, détruisant deux « poudrières », des laboratoires pour la fabrication de drogues dures, pillant les bureaux d'une opération de prêts sur gages, faisant sauter une agence de vente de véhicules d'occasion volés, saccageant une agence de call-girls qui recrutait ses filles parmi les étudiantes de la ville, brûlant un bar où les éléments du milieu retrouvaient les flics qui n'étaient pas de service.

Enfin il se rendit à la rédaction d'un journal estudiantin et accorda au rédacteur ébahi une interview dans laquelle il énumérait

les activités du milieu et fournissait les noms de certains mafiosi moins connus.

À 15 heures, il rappela Leo Turrin.

— Tu avais raison, lui dit Turrin. Un bon citoyen qui s'appelle Albert Greene remue ciel et terre pour mettre fin à ce qu'il décrit comme un massacre. Il fait les cent pas à l'hôtel de ville et ordonne qu'on essaie quelque chose de neuf.

Bolan avait vu juste.

— D'accord, dit-il. Est-ce qu'on l'écoute en haut lieu ?

— On ne fait que ça. On lui doit des services, maintenant il a l'intention d'en profiter.

— Tant mieux, répondit Bolan. C'est ce que je souhaitais.

— J'ai… heu… pu parler à Hal Brognola.

— Alors.

— Alors t'es un petit malin. Il a programmé un ordinateur à Washington par téléphone et il a appris certains détails fascinants. Sergent, comment se fait-il qu'un ordinateur d'une valeur colossale n'en sache pas plus que toi ?

— En fait je ne sais pas grand-chose, Leo, je devine.

— T'as des dons remarquables. Cette pute de Greene ou Guarini a même été reçu à la Maison Blanche. C'est terrifiant. Brognola en tremble. Moi, je ne l'ai jamais vu dans un pareil état.

— J'espère qu'il est prudent.

— Une tombe ! Il croit que certains de ses chefs sont mêlés à cette affaire, innocents ou non. Si je n'avais pas été près de lui, si je n'avais pas vu le rapport de mes propres yeux, il ne m'en aurait pas dit un mot. J'en suis persuadé.

— C'est si grave que ça ? demanda tristement Bolan.

— Hélas, oui. C'est le genre de coup qui fait basculer un gouvernement, mon vieux. Toi, tu déniches vraiment…

— C'est pas ce qui m'intéresse en ce moment, Leo.

— Heu, oui… pardon.

— Quoi de nouveau en haut ?

— Eh bien je te l'ai dit, il veut organiser une rencontre.

— O.K. Quand et où ?

— Pas si vite, il y a des conditions.

— Je les accepte.

— Sans même les entendre ? Voilà. Greene se porte comme volontaire pour servir d'intermédiaire entre toi et les forces qui t'opposent. Le but étant de récupérer Val et Johnny et de te faire quitter la ville au plus vite.

— D'accord jusque-là.

— Il joue au citoyen scandalisé qui veut seulement mettre fin aux effusions de sang. Il demande une trêve en ce qui te concerne, pas un pardon mais une trêve. Les flics ne te pourchasseront plus si tu acceptes les conditions et si tu promets d'arrêter tes activités entre temps. Les flics resteront à l'écart pour te laisser négocier la remise des otages.

— Bien gentil de leur part, gronda Bolan.

— Ce n'est pas tout. Tu rencontreras Greene au centre du Boston Common. On te garantit le libre passage pour y entrer et pour en sortir. Il n'y aura aucun flic autour du Common sinon une faction spéciale pour empêcher l'arrivée inopportune d'une tierce personne. Mais en attendant tu dois te tenir tranquille. Plus de merdier comme à Haymarket et Cambridge.

— Tu en as déjà entendu parler, hein ?

— Moi et tous les habitants de Boston. Les chaînes interrompent sans cesse les programmes pour tenir la population au courant des événements. C'est très gênant pour la police. Une station de radio a déjà baptisé les flics de Keystone Cops.

— Je ne voulais pas en arriver là et tu le sais, grinça Bolan. On ne devrait pas s'en prendre aux flics. Ils ne sont pas équipés pour mener un tel combat.

— Ils s'en remettront, t'en fais pas. Ils en ont vu de pires.

— Quand aura lieu la rencontre ?

— À minuit.

— Non, dit Bolan.

— Ce n'est pas négociable, Mack. Ce n'est même pas Greene qui a insisté mais les pouvoirs publics. Ils veulent s'assurer que le parc sera vide, alors ce sera minuit ou plus tard.

— Minuit est trop loin.

— On ne peut pas discuter.

Bolan poussa un soupir.

— Bon, ça vaut peut-être mieux après tout. Un répit donnera aux autres le temps de réfléchir et de se calmer. Bien, je le retrouverai à minuit. Dis-lui d'amener Johnny et Val.

— Quoi ? Mais ça ne faisait pas partie de la proposition, Mack. Il a dit qu'il te parlerait et qu'il écouterait tes propositions. Ensuite il se mettrait en rapport avec les autres.

— Il n'y a pas de propositions, répondit Bolan avec lassitude. Il le sait. Il essaie seulement de cacher son jeu. Dis-lui de les amener, je lui donne jusqu'à minuit. Quant à Sicilia, il peut lui dire qu'il s'agit d'un échange : leurs vies contre la sienne.

— Eh bien.... O.K.

— C'est tout, Leo, je ne céderai pas davantage. Ça leur donne neuf heures pour retrouver et me remettre Johnny et Val. Tu lui diras aussi que si les otages ne sont pas là, en bonne santé, à minuit, je n'entrerai même pas. Je dévoile tout ce que je sais sur leur opération, leurs filières et leurs intentions. Je considérai Johnny et Val comme étant morts, et je foutrai en l'air ses opérations. Dis-lui, il comprendra.

— Eh bien...

— C'est tout, Leo. Je veux qu'il comprenne ce qui est en jeu.

— Bon, répondit Turrin. Je suppose que tu sais ce que tu fais. Mais tu lui rends peut-être la tâche impossible, tu dois le comprendre. Tu joues gros et tu peux perdre gros.

— Je le sais. Mais tu ne penses pas qu'un type qui a assez de culot pour se faire inviter à la Maison Blanche pourra se débrouiller avec Skip Sicilia ?

— Tu as peut-être raison... Mais...

— Mais quoi ?

— Pourquoi tiens-tu à ce qu'il les fasse venir dans le Common ? Est-ce que ce ne serait pas préférable de faire l'échange sur un terrain neutre ? Qu'il les livre chez les flics, dans un hôpital, n'importe où ?...

— Non, je veux les voir de mes yeux. Je ne m'en sortirai peut-être pas cette fois.

— Heu... oui, je vois ce que tu veux dire. Bon, je leur ferai part du message. Mais tu devras te conformer aux conditions, sergent; plus de grabuge pendant la trêve.

— D’accord. Mais ils feraient bien de tenir parole. Minuit est la limite. Si je n’ai pas eu satisfaction à cette heure-là je casse la baraque. Qu’il le sache.

— Il comprendra.

— Merci, Leo. Tu ne t’es pas démasqué ?

— Non.

— Heu… Brognola sait-il que tu me parles ?

— Officieusement, oui.

— Tant mieux. Si jamais je ne m’en tire pas, Leo…

— Tu t’en tireras.

— Si jamais… prends soin d’eux, d’accord ?

— Evidemment.

— Je sais que je peux compter sur toi. O.K. Pour conclure je coupe toute communication jusqu’à minuit, ce sera la dernière heure.

Bolan raccrocha et se frotta les yeux.

La dernière heure serait rude. Il espérait seulement qu’elle ne se déroulerait pas en vain.

Sinon il n’aurait plus de raison de continuer à vivre.

Sans Val et Johnny à ses côtés Mack Bolan ne quitterait pas Boston. Il s’y laisserait tuer; on pourrait l’enterrer parmi les décombres de la ville.

Il ne se faisait aucune illusion sur Al 88 non plus. Il en savait trop sur ce dernier qui ne lui permettrait jamais de s’en aller sain et sauf. Il lui restait neuf heures à passer jusqu’à minuit, neuf heures d’angoisse à imaginer le pire, à penser à l’ultime minute d’une journée qui serait peut-être sa dernière.

CHAPITRE XVII

Il était un peu plus de 20 heures, lorsque Books Figarone entra dans l'entrepôt puis se dirigea vers le petit bureau. Il venait de passer la journée la plus harassante de sa vie et il était heureux d'en apercevoir enfin l'aboutissement.

Les autres l'attendaient dans le petit bureau décrépi où régnait une lumière tamisée.

Skip Sicilia s'y trouvait, le visage blafard et les yeux cernés.

Hoops Tramitelli s'y trouvait, un tic nerveux faisant cligner son œil.

Chacun s'était fait accompagner par un garde du corps et ces deux hommes se dévisageait avec suspicion d'un côté du bureau à l'autre.

Figarone prit sa place dignement puis toussota.

— Vous savez que je suis ici pour deux raisons. Je représente Al 88 qui recommande le retour à l'harmonie et je suis également présent en tant qu'ami et conseiller. Est-ce compris ?

Tramitelli agita la tête pour signifier son accord.

— Ce n'est pas un tribunal, hein ? lança Sicilia.

— Non, déclara le *consigliere*. Mais nous sommes liés par les décisions comme s'il s'agissait d'un tribunal.

— D'accord.

— D'abord, annonça Figarone, je voudrais que nous parlions des affaires internes.

— J'aimerais d'abord éclaircir un point, interrompit Tramitelli. Al 88 n'est pas l'ennemi, Skip n'est pas l'ennemi, toi, tu n'es pas l'ennemi et moi non plus. Nous venons de passer des heures pénibles. Ce qui fait du mal à l'un d'entre nous, nous touche tous. Je propose que nous enterrions la hache de guerre et que nous oubliions les griefs supposés ou réels.

— Merci, Hoops, fit Sicilia. Ça me fait plaisir que tu aies dit ça.

Sans un mot Figarone sortit de sa poche un minuscule couteau. Il fit une moue puis fit une incision dans la chair grasse de son index. Du sang coula sur la table. Il tendit le couteau à Tramitelli puis posa son doigt au centre de la table.

Tramitelli imita son geste puis tendit le couteau à Sicilia qui fit de même.

Leurs sangs se mêlèrent et ils pressèrent leurs doigts tandis que Figarone murmurait avec émotion quelques paroles sourdes en italien.

Ce rite semblait avoir une profonde signification pour les trois hommes, même pour l'ancien professeur de Cambridge qui avait pourtant reçu une éducation irréprochable. Il pansa son doigt avec un mouchoir, sourit aux autres puis leur dit :

— Maintenant passons aux affaires.

— Je te demande pardon pour cette idiotie d'hier soir, Books, lui dit Sicilia. J'ai perdu la tête.

— C'est déjà oublié.

— Bon, qu'est-ce que c'est que cette affaire interne ?

L'avocat fixa longuement l'immense carrure de Hoops Tramitelli.

— Je crois qu'il faudrait commencer par informer Hoops de son nouveau territoire. Il hérite de tous les biens de notre ami Manny Greco. Tout cela te revient, Hoops, et tu en reçois la libre gestion.

Tramitelli acquiesça lentement, un sourire amer déforma brièvement ses traits.

— J'aime pas monter en grade de cette manière mais il faut dire que ça fait plus de trente ans que je joue les sous-chefs.

— C'est toi le chef maintenant, Hoops, déclara Figarone. As-tu des questions à poser ou des suggestions à faire ?

Le vieux tueur secoua la tête.

— Non, c'est bien. Je suis parfaitement satisfait.

— Alors permets-moi de te féliciter, Hoops, dit Figarone avec le plus grand sérieux. J'ai toujours eu du respect pour toi.

— Merci.

Puis Figarone contempla longuement Sicilia.

— Toi, tu reçois le territoire de feu Andy Nova en plus de ce qui t'appartient déjà. On t'accorde tout ce qu'il possédait en toute loyauté et sans aucune restriction.

Sicilia ne pouvait se décider ni à sourire ni à faire une grimace.

— À qui reviennent tous les territoires au nord ?

— Pour le moment, lui dit Figarone, ils seront contrôlés par Al 88 qui représentera la *Commissione*. Une décision ultérieure sera prise

quant à leur disposition définitive.

— Bon, ça me convient, dit Sicilia avant d'ajouter pesamment, pour l'instant.

Puis l'avocat reprit :

— Attends, je n'ai pas encore fini, Skip. En plus tu reçois la franchise de tous les contrats de la partie Est du Massachusetts.

Le pêcheur sourit largement.

— C'est juste ça, dit-il.

— Al tient à ce que tout le monde soit satisfait. Il veut absolument faire revenir la paix et nous mettre de nouveau d'accord pour contribuer à l'effort commun. Pour ce qui est de ce dernier don, Skip, tu seras taxé comme il convient par rapport aux services demandés. Tu répondras directement à Al 88 ou à son remplaçant éventuel.

— Très bien, très bien.

— Et tu consens à te mettre à la disposition complète de l'homme que la *Commissione* désignera pour la représenter à Boston.

— Sans problème.

— Et tu payeras d'ici trente jours une amende de cent mille dollars pour racheter l'erreur que tu as faite au cours des derniers jours.

Le sourire quitta lentement le visage de Sicilia.

— Comment ?...

— Tu m'as entendu, Skip. Cela fait partie des accords. L'argent sera partagé entre les veuves et les familles des disparus. Tu es responsable de nos ennuis, tu payeras l'amende.

Sicilia baissa le regard. Il alluma lentement une cigarette puis marmonna :

— Bon, d'accord, je donnerai le fric au fonds pour les orphelins.

— Bien, nous voici d'accord, fit l'avocat avec un soupir de soulagement. Passons aux choses immédiates. Où sont les otages, Skip ?

Sicilia cligna rapidement les yeux; il s'efforçait de se souvenir que Figarone représentait Al 88. Il poussa finalement un soupir.

— Pas loin d'ici.

— Ils sont en bonne santé j'espère ?

— T'en fais pas, je ne ferais pas de mal à ces petits trésors.

— Tant mieux. Nous allons les rendre à Bolan à minuit.

Sicilia lança un regard sur Tramitelli puis fixa le *consigliere* de nouveau.

— Je n'ai pas encore accepté de les rendre, annonça-t-il.

— Ce n'est pas à toi de prendre cette décision, lui dit Figarone. Nos ennuis ont commencé avec leur enlèvement, nos ennuis se termineront avec leur remise. On ne peut pas jouer deux cartes à la fois, Skip.

— C'est pas ça, rétorqua sèchement Sicilia. Mais ça me fait mal au cœur qu'on se laisse baiser par Bolan.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'on va se laisser baiser ? demanda Figarone avec un sourire.

— Ah bon ?... Naturellement si on projette quelque chose d'un autre côté... Je serai d'accord avec n'importe quelle solution honorable.

— Bolan viendra dans le Boston Common à minuit, commença sans préambule Figarone. Il pense qu'il y retrouvera un bon citoyen du nom de Greene qui doit servir d'intermédiaire. Tout le parc sera interdit et il y aura un cordon spécial de flics pour entourer les lieux.

Il consulta sa montre.

— Ils viennent sans doute de prendre position. Bolan va croire qu'il se rend dans un territoire neutre, sans flics, sans rien, juste Greene et les otages. Il...

— Qui est ce Greene ? demanda Tramitelli.

— Le type même du bon citoyen qui travaille pour des œuvres charitables, la crème de la haute société de Boston. Ne t'en fais pas, il est inoffensif. Mais Al a été très clair, il ne veut pas qu'il arrive quoi que ce soit à ce type. Il pourrait nous rendre service un de ces jours. Il faut faire très attention à lui.

Figarone était maintenant à son aise et jouissait du travail qu'il effectuait. Il ouvrit un attaché-case et en retira des plans et des cartes qu'il étala sur la table.

— Voilà, fit-il en souriant. Nous devrons entrer dans le parc et nous mettre en place pour attendre Bolan. Il faudra infiltrer le cordon de flics et le repasser pour quitter le parc. Ils vont s'amener à toute vitesse au premier coup de feu, alors étudiez bien les chemins d'évasion.

Tramitelli se penchait sur les cartes.

— Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal, dit-il.

— Exactement, lança Figarone. C'est ici que Bolan va se faire descendre. Al insiste sur ce point. On ne doit pas le laisser en réchapper.

— Moi, je veux sa tête, annonça le pêcheur. Surtout après ce qu'il m'a fait à Chelsea. C'est un dû.

— On aura probablement pas le temps de prendre des trophées, lui dit l'avocat. On va entrer et ressortir avant l'arrivée des flics.

— Je lui prendrai quand même la tête, déclara Sicilia.

Tramitelli souriait largement.

— Sa tête vaut pas mal de fric, lança-t-il. Ça te débarrasserait de ton amende et il t'en resterait encore. On devrait peut-être en parler avant d'y aller. On fait le travail à deux. Mettons-nous d'accord sur le partage dès maintenant.

Sicilia haussa les épaules.

— Cinquante-cinquante, ça te va ?

— Il faudrait peut-être d'abord le tuer, leur dit l'avocat. Vous pourrez partager la prime plus tard. Reprenons, il y a pas mal de territoire à cerner et nous ne disposons pas de toute la nuit pour nous partager la tâche.

Sicilia arborait un sourire angélique et examinait du regard le plafond du bureau.

Tramitelli et Figarone échangèrent un regard. Les deux hommes semblaient se dire en un coup d'œil : « Evidemment, le pêcheur va recevoir tout ce qu'il avait désiré… »

Peut-être, se dit Figarone… Ce n'était pas encore sûr.

Tant que Bolan ne serait pas mort…

Enfin, il le saurait en moins de quatre heures.

Malgré son épuisement Bolan avait somnolé par à-coups, il avait rêvé sans cesse du cauchemar qu'il vivait à Boston.

Dans un des rêves il s'était vu attaquer à l'épée un dragon; l'épée pesait plus de vingt kilos et il pouvait à peine la soulever. Le dragon tenait en sa gueule deux suppliciés et des flammes jaillissaient par ses narines. Chaque fois que Bolan frappait, le glaive passait sans résistance à travers la carcasse du monstre. Il tentait de forcer le dragon à recracher les corps mutilés et brûlés. Après une

interminable bataille le monstre se retourna et partit lentement, les victimes toujours serrées entre ses mâchoires, vers une grande bâtisse qui rappelait étrangement la Maison Blanche.

Bolan se réveilla en sursaut, en poussant un grognement d'effroi. Il abandonna son lit et se dirigea vers la salle de bains. De toute façon il était temps de se préparer; il était 20 heures et il s'était débattu dans ses rêves pendant plus de trois heures.

Depuis combien de temps se battait-il contre la réalité ? Pour finir avec le même résultat ?

Il s'efforça d'oublier ses pensées défaitistes et prit une douche, s'immergeant sous les jets bouillants puis glacés tour à tour, il se rasa ensuite puis se rhabilla, enfilant une nouvelle combinaison qui ne puait pas encore la mort et les cendres.

Il prit du café dans un thermos puis se força à consommer un peu de pain avec du fromage. Enfin il endossa son armement.

Il rangea le Beretta sous son aisselle gauche et accrocha l'Auto-Mag à sa ceinture. Il mit dans ses poches deux chargeurs supplémentaires pour le Beretta et deux aussi pour le fabuleux Magnum .44. À tout hasard il accrocha aussi sur la ceinture quelques grenades. Satisfait, il enfila son manteau.

Depuis longtemps il ne descendait plus dans des hôtels ou des motels; c'était trop risqué pour un homme perpétuellement en cavale, recherché par toutes les forces de l'ordre des Etats-Unis. Il avait eu la chance de trouver un appartement avec garage à South Bay et se contentait de ce logis qui manquait malgré tout de certains conforts. L'essentiel était qu'il disposait d'un lieu pour dormir en paix lorsque ce luxe trop rare lui était permis. De plus la vieille dame qui lui louait l'appartement était à moitié sourde et myope comme une taupe.

Oui, il avait eu de la chance.

Il quitta l'appartement par l'entrée de service, examina minutieusement la serrure de son garage puis sortit la voiture balafrée pour repartir vers Back Bay.

Il se sentait d'attaque et s'apprêtait à mener la bataille de Boston à son plus haut niveau.

Il passa devant la maison de Greene où toutes les fenêtres étaient illuminées mais où il n'y avait aucun signe d'activité.

S’arrêtant plus loin il revint à pied pour surveiller attentivement les environs de la demeure.

Ce fut une heureuse initiative; il vit une voiture de patrouille garée dans l’allée de service derrière la maison et dans laquelle deux flics passaient le temps à bavarder tranquillement.

Il se passait donc quelque chose à l’intérieur de la maison.

Il rebroussa chemin, dépassa sa voiture puis se dirigea à pied vers le Common.

Il surprit le cordon spécial, un mélange de policiers à pied et de voitures de patrouille, qui se trouvait dans Clarendon Street sous les Public Gardens.

Le but du cordon n’était pas d’empêcher l’accès du parc à Bolan mais de veiller à la sécurité de ceux qui effectueraient l’échange des otages et d’interdire l’accès des jardins aux indésirables.

Pourtant Bolan savait bien qu’Al 88 ferait de son mieux pour le descendre; il faudrait plus qu’un cordon de flics pour l’en empêcher.

Bolan observa pendant quelques minutes les mouvements des policiers puis il retira et abandonna son manteau, ayant pris la décision de continuer son chemin en combinaison noire.

La nuit était propice, le ciel était voilé par une épaisse couche de nuages et la seule lumière provenait des quelques lampadaires placés à intervalles irréguliers.

Il longea le cordon, trouva enfin une faille et lorsqu’il passa il n’était guère plus qu’une ombre parmi les autres nuances de la nuit.

Il chemina lentement vers le centre du Common. Dès 21 heures, il avait effectué la reconnaissance du parc et avait choisi son poste d’observation.

Ses yeux perçaient l’obscurité.

Il était en alerte et préparé à toute éventualité.

Il était bien abrité et confortable.

Ce n’était plus qu’une question de temps.

Il chassa de son esprit les doutes et les angoisses, le souvenir de ses cauchemars, la vision du dragon et des suppliciés, et attendit.

CHAPITRE XVIII

À 22 heures, une voiture de patrouille entra dans le Common qu'elle traversa en diagonale, contournant Frog Pond avant de se diriger vers Boylston et Charles Streets.

Bolan attendit.

Une demi-heure plus tard, un camion-benne du *Sanitation Department* se fit entendre dans Charles Streets puis entra dans le parc où il s'arrêta à plusieurs reprises devant des poubelles publiques. Bolan savait bien qu'on n'effectuait pas un ramassage de déchets à cette heure. En fait le camion faisait plutôt une pause.

Chaque fois que le camion s'immobilisait, Bolan voyait un homme se laisser glisser de la benne.

Il compta six hommes avant que le camion ne reparte vers Beacon Hill.

On avait soudoyé la garde, Bolan en était convaincu. Ce camion n'aurait jamais dû pouvoir passer à travers le cordon de flics.

Il observa les hommes qui prirent position tout autour de l'emplacement du rendez-vous.

Il les scruta pendant encore un quart d'heure et finit par les connaître individuellement.

De-ci, de-là, une allumette craquait, une cigarette brillait. On toussait, on se mouchait. Un ordre fut donné à voix basse.

Ces hommes avaient peur, ils étaient nerveux et tendus. À 23 heures, lorsque Bolan commença à les traquer, il connaissait chaque homme par cœur. Comme une panthère il les abattit, l'un après l'autre, dans un silence absolu. À 23 h 30, il était de nouveau le seul occupant du parc.

À minuit moins le quart, un homme et une femme s'approchèrent à pied, venant de Tremont Street et passant près du Boston Massacre Monument. Ils marchaient d'un pas lent et posé, l'un derrière l'autre.

Bolan les regarda avec intérêt lorsqu'ils passèrent sous l'éclairage tamisé d'un lampadaire. L'homme était de bonne taille et avait un aspect distingué; il portait un manteau gris de bonne coupe et s'était coiffé d'un Homburg. Il avait environ la cinquantaine. Bolan ne

l'avait jamais vu auparavant. En revanche il connaissait la femme car il lui avait rendu visite quelques heures plus tôt alors qu'elle prenait son petit déjeuner.

M. et Mme Al 88, se dit Bolan.

Il se demanda brièvement pourquoi la femme était venue mais sans y attacher une réelle importance. Les époux passèrent devant lui puis se dirigèrent vers Frog Pond pour attendre.

Ils s'arrêtèrent sous un lampadaire aux lueurs pâles et restèrent immobiles sans échanger de paroles.

Il était minuit moins dix.

Bolan passa encore cinq minutes à observer les environs puis il remarqua un autre mouvement dans l'obscurité. Quelqu'un arrivait, venant du parking du Boston Common; non, ils étaient plusieurs. Leurs pas résonnaient rapidement, Bolan entendait leur souffle.

Au même instant, près de Beacon Hill, quelqu'un venait de mettre en marche un moteur aux sons discordants. Bolan connaissait le bruit de ce moteur; il l'avait déjà entendu peu auparavant.

Les personnes qui arrivaient à pied du parking commençaient à se détacher des ombres et ils étaient trois. Bolan les scruta et son cœur se mit à battre la chamade.

Val était là. Johnny était là. La troisième personne avait un aspect familier… Evidemment ! Books Figarone, le *consigliere*.

Bolan sortit alors de son abri, il contourna l'emplacement du rendez-vous puis se rapprocha sans bruit comme un fauve.

Il se tenait dans l'obscurité six ou sept mètres derrière le loup et la biche lorsqu'il distingua de nouveau les trois silhouettes en contrebas.

Avant qu'ils n'arrivent dans le rayon lumineux du lampadaire Bolan éleva la voix et lança d'une voix glaciale :

— Arrête-toi là, Books !

L'avocat trébucha légèrement puis s'immobilisa.

— Bolan ? héla doucement l'avocat. Tout va bien. Votre frère et Miss Querente sont avec moi. Tout se passe bien.

C'était très hypothétique.

M. et Mme Greene s'étaient retournés et essayaient de dévisager l'obscurité dans laquelle se tenait Bolan.

— Je veux les entendre, lança Bolan.

— Oui, Mack, nous allons bien, s'écrièrent les otages.

— Mack ! appela Johnny. Ce type nous dit qu'il est notre intermédiaire mais je crois que c'est un salaud !

— Ne bougez pas, ordonna l'Exécuteur. Toi, Books, avance jusqu'à la lumière !

Al 88 jetait autour de lui des regards inquiets, se demandant où étaient ses hommes de faction.

Books avança d'un pas hésitant, terrifié, jetant lui aussi des regards inquiets sur les environs.

— O.K., arrête-toi là. Regarde-moi ce type, Books. Tu le connais ?

— C'est ce M. Greene, déclara le *consigliere*. Moi, je ne l'ai jamais rencontré, Bolan. C'est pas de ma faute si…

— C'est bien Greene. Mais c'est aussi un autre. Dis-lui qui tu es, Guarini !

L'homme resta immobile, les épaules légèrement voûtées, fustigeant du regard la direction d'où provenait la voix de Bolan.

L'homme de Cambridge commençait à comprendre. Il fit un pas.

— Al ? demanda-t-il. C'est…

— C'est le maître des quatre-vingt-huit touches, n'est-ce pas, Madame Greene ?

— Nom de Dieu ! s'exclama Figarone.

Le bruit du moteur se rapprochait et Bolan venait de se rappeler où il l'avait déjà entendu.

D'une voix glacée, Bolan dit à l'avocat :

— Tu ferais bien d'écouter le monsieur, il va te dire ce qu'il faut faire, Books.

Puis il lança à l'autre :

— Guarini ! Renvoie le *consigliere,* dis-lui de faire arrêter les chasseurs de scalp, de les renvoyer ! Tout de suite, avant que je ne caresse la détente !

Même Al 88 connaissait la nervosité d'un index impatient.

— Fais comme il dit, Books, ordonna Guarini.

— Tu reconnais cette voix, Books ?

Figarone se dressa nerveusement sur les limites de la zone éclairée.

— Le camion, Al ! s'écria-t-il.

— Arrête-le ! supplia celui qui avait dîné à la Maison Blanche.

Le *consigliere* se lança dans l'obscurité, essayant d'arrêter la fatalité qui s'était déjà ébranlée.

— Val ! Johnny ! s'écria Bolan. Partez, courez devant vous jusqu'au prochain flic !

La femme éleva enfin la voix.

— Non ! Je vous en prie, Monsieur Bolan, permettez-moi de vous aider. Je peux les faire évacuer en sécurité !

— Pourquoi feriez-vous cela ? demanda Bolan.

— Je suis venue pour cela.

Elle s'écarta de Guarini et leva un petit pistolet pour le montrer à Bolan.

— Je l'ai contraint à venir. Je savais ce qu'il projetait. Je vous supplie de me faire confiance ! Il n'y a qu'une seule issue sûre !

Val et Johnny étaient restés sur place. Ils attendaient la décision de Bolan.

Mme Greene éleva de nouveau une voix suppliante :

— Mais pour quelle autre raison serais-je venue ? Je ne pouvais pas supporter la pensée… Croyez-moi, c'est la seule solution. Je me suis armée pour en être sûre. Je vous en prie !

Elle venait de donner une idée à Guarini. Sans hésiter il déclara :

— Elle dit la vérité, Bolan. Croyez-moi, il faut tous partir d'ici. Faisons une trêve et partons alors qu'il en est encore temps !

— Pas question, tu ne bouges pas.

Ce qui signifiait également que Bolan ne partirait pas. Mais qu'allaient faire les innocents ?

— Val ? À ton avis ?

— Je veux bien aller avec elle, s'écria Val. Pourquoi ne pas tous y aller ?

— Je viendrai plus tard, annonça Bolan. Je sais où tu iras. Maintenant vas-y ! Johnny, à toi de jouer !

Mme Greene leur montra le chemin. Les otages passèrent momentanément dans la zone de clarté, les yeux tournés vers la pénombre où se tenait Bolan, puis ils suivirent la dame de Back Bay.

Al 88 se tenait comme une statue bancale sous le lampadaire, son regard fouillait la pénombre et il tendait l'oreille au moindre bruit. Visiblement il avait peur.

— Quittons cet endroit avant qu'il ne soit trop tard, Bolan !

— Trop tard, lui répondit l'Exécuteur.

C'était vrai. Une paire de phares se rapprochait en cahotant, le bruit lancinant d'un gros moteur élevait ses plaintes métalliques. Le camion du *Sanitation Department* arrivait muni d'une cohorte d'assassins.

Une forme se lança devant le faisceau des phares, gesticulant follement, essayant d'arrêter l'avancée meurtrière des tueurs.

Une rafale éclata dans la nuit, Books Figarone cessa de courir, s'écroula et se tordit sur l'herbe. Puis le camion roula sur son corps.

J'ai tenu parole, Books, je ne t'ai rien fait.

Guarini poussa un gémissement. Il fit un pas vers l'obscurité.

— Ne bouge pas ! lui lança Bolan.

— Mais vous avez vu ce qui vient de se passer !

— Et comment !

— Ils tireront sur tout ce qui bougera ! Ce sont les ordres !

— Alors ne bouge pas, suggéra Bolan.

Guarini ne s'était pas attendu à ce que Bolan le prenne au mot, et ce qu'il avait voulu lui faire comprendre était déjà connu.

Le camion-safari plein de tueurs traversait le parc. Les ordres étaient de tirer sur tout ce qui bougeait, de ratisser le Common, de ne laisser aucun être en réchapper. Si par hasard les gardes se trouvaient encore là, tant pis pour eux.

Le but de l'opération était de descendre Bolan à n'importe quel prix, de lui interdire la sortie du parc.

Un garçon de quinze ans et une jeune femme innocente y passeraient aussi.

Al 88 avait dû calculer son coup au plus juste.

Hélas pour lui, un peu trop.

— Barre-toi ! lança Bolan.

L'homme n'hésita pas. Il se jeta en dehors de la zone lumineuse et réussit à courir une vingtaine de mètres avant de se trouver dans la ligne de mire du camion. Il reçut une cinquantaine de balles dans le dos puis s'affala sur la terre du Common dont il ne se relèverait jamais.

Al 88 faisait partie de l'Histoire lorsque Bolan passa à l'attaque.

Il loba une grenade derrière les phares du camion. Le geste de Bolan déchira la nuit avec un coup de tonnerre et un éclair fulgurant.

Une cohorte de tueurs quittèrent précipitamment la benne et atterrirent sans grâce aux quatre coins du parc. Il leur expédia ensuite la seconde grenade. Les chasseurs étaient devenus le gibier. Des cris d'alarme et de douleur s'élevèrent dans la nuit.

Bolan se rapprocha muni de son mini-canon et mit fin aux hurlements.

Il examina les cadavres et reconnut les restes de Skip Sicilia et de Hoops Tramitelli.

Puis d'un pas rapide il quitta le parc, évitant à la fois les flics et les autres mafiosi des alentours, certain que la nuit lui portait chance.

Elle lui avait dit : « *J'aime mon mari, M. Bolan…* » Pourtant elle avait…

La biche avait mordu les loups.

Bolan n'était pas venu à Boston en vain.

EPILOGUE

Le garçon se tenait devant lui et le fixait d'un œil incrédule, il était un peu gêné et ne savait pas exactement ce qu'il fallait dire.

Bolan poussa un cri de joie et souleva dans ses bras son jeune frère, tournoyant joyeusement sur lui-même.

Lorsqu'il le reposa par terre tout le monde avait les yeux embués. Johnny retrouva la voix.

— Je n'arrive pas à m'habituer à ton visage, Mack. Le voir sur des affiches et dans les journaux est une chose, le voir de près en est une autre.

— Qu'est-ce qu'un visage, Johnny ? lui demanda Bolan.

Le gosse avait du cran, il n'y réfléchit même pas.

— Un masque, Mack. Rien qu'un masque.

Puis Johnny s'excusa discrètement et quitta la pièce pour aller voir Mme Greene.

— Elle est effondrée, expliqua-t-il, avant de sortir à Val et à Bolan qui se fixaient intensément.

— Tu es superbe, Val, lui dit Bolan.

Elle vint dans ses bras et ils ne se dirent plus rien pendant quelques minutes.

Puis Bolan la prit par la main et la fit s'asseoir dans un fauteuil. Ils discutèrent ensuite pendant la meilleure part d'une heure, parfois sérieusement, parfois avec une grande émotion.

Lorsque Bolan quitta la bibliothèque de la maison de Back Bay, Val était en larmes et il portait la même expression qu'il avait arboré durant toute la journée.

Leopold Turrin, caché derrière une paire de lunettes noires et un gros cache-nez en soie le retrouva dans le hall.

— Ton heure est presque finie, sergent… Trantham court de gros risques pour te l'accorder. Je quitterais cette ville aussi rapidement que possible si j'étais toi.

— Ouais, grogna Bolan.

Puis il demanda à son ami :

— Leo, qu'est-ce qu'un mort doit dire à la femme qu'il aime ?

— Mon Dieu, je n'en sais rien mais si jamais je le découvre je le dirai tout de suite à Angelina.

Bolan lui posa la main sur l'épaule et ils se dirigèrent vers la porte.

— Mets-les en sécurité, Leo. Et dis à Johnny que… que je suis très, très fier de lui.

— Bien sûr. Heu… quelqu'un t'attend dehors.

— Qui ça ?

— Brognola. Il veut te parler officieusement. J'ai l'impression qu'il ne vit plus depuis que nous avons appris qui était Al 88. Il y voit toutes sortes de signes et je crois qu'il a même peur d'en discuter avec ses supérieurs. Tu sais ce que je veux dire. On ne sait plus à qui on a affaire.

— Oui, je sais.

— Eh bien, parle-lui. Dis-lui la vérité et écoute-le, il te parlera franchement, pas en tant qu'agent fédéral.

— Je comprends.

Bolan voyait venir la proposition de Brognola.

En fait ce que lui dirait l'agent de la capitale n'aurait pas d'importance car il avait déjà décidé de se rendre à Washington. Les dragons qui entraient à la Maison Blanche l'ennuyaient, même en rêve.

Il ouvrit la porte puis se tourna de nouveau vers Turrin.

— Dis-leur que je les aime, Leo.

Le flic acquiesça.

— Je leur en ferai part.

Puis il regarda s'éloigner l'homme qu'il avait vu partir dans la nuit deux jours auparavant.